

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

20^e Année. N^o 991 — 8 Avril 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne se a pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non venues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



AUGUSTE MERMET

AUTEUR DU NOUVEL OPÉRA « JEANNE D'ARC »

(Dessin de M. Bocourt, d'après la photographie de M. Truchelut.)

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Jules Noriac. — Nos gravures : L'ouragan du 12 mars à Arras; — échouage de l'*Elisa* dans le port de Boulogne; — cavalcades d'Épernon et de Beaune; — le boulevard Saint-Germain; — effondrement de la caserne de Levrain, à Bordeaux; — le chérif Sidi-el hadj-Abdesselam, à Tlemcen. — Correspondance américaine. — Courrier du palais. — Un loup de mer appelé en consultation, nouvelle (suite et fin). — Théâtres. — Chronique musicale. — Memento. — Solutions d'échecs et de rébus.

GRAVURES : A. Mermel. — Échouage de l'*Elisa*, à Boulogne. — Écroulement de la flèche des Ursulines, à Arras. — Cavalcades d'Épernon et de Beaune. — Cercueils trouvés près Saint-Germain-des-Prés. — Écroulement de la caserne de Levrain, à Bordeaux. — Entrée à Tlemcen du chérif Abdesselam. — *Jeune d'Arc*, opéra en cinq actes. — Le boulevard Saint-Germain. — Revue comique, par Cham. — *Le Petit-Flot*, près Montreuil (Salon de 1875). — Échecs et rébus.

COURRIER DE PARIS

On ne pourra jamais se faire une idée bien exacte des déceptions produites par l'affaire du dentiste.

L'affaire du dentiste, c'est une affaire qui n'est pas une affaire, et de là tout le mal. On s'attendait à des récits propres à faire pâlir les plus horribles souvenirs de la poudre à succession, et il n'en est rien; devant Dieu et devant les hommes, le dentiste n'est pas coupable. Il n'a jamais tué personne; il n'y a même pas songé; c'est un dentiste comme tous les dentistes : il arrache les dents sans douleur et voilà tout;

Son fer est soulageant et non pas homicide.

Pierre Véron vous disait l'autre jour que les reporters étaient dans la jubilation; les voilà bien déçus.

Qui nous fera tressaillir cette semaine? Il paraît qu'il y a, à Pontoise, un jeune monsieur de seize ans qui se chargera de ce soin.

On raconte de lui des choses monstrueuses; mais est-ce bien vrai? Tout est là. Pourvu qu'il n'aille pas, celui-là aussi, être innocent comme le dentiste qui vient de naître.

Vous croyez que je plaisante? Hélas! non, il y a beaucoup, oh! mais beaucoup de gens qui attendent les grands crimes avec... impatience. Non qu'ils se complaisent dans ces noirceurs, mais parce qu'ils font leur effet en les racontant dans le monde.

Faire son effet, voilà la grande histoire; ne fait pas son effet qui veut.

Vivier, le célèbre corniste, est, tout le monde sait cela, un homme d'infiniment d'esprit; mais il est aussi un philosophe profond, un observateur perspicace.

Un jour que nous nous promenions avec lui, en causant des choses du passé, un gros monsieur à l'air heureux nous croise, s'arrête soudain, revient sur ses pas et offre sa main à Vivier, qui la serre avec effusion.

— Toujours leste? dit l'artiste d'un air aimable.

— Toujours, répond le monsieur enchanté, toujours; je suis comme ça, moi.

— Au revoir.

— Au plaisir.

— Quel est ce monsieur qui a l'air si content de lui-même? demandâmes-nous à Vivier.

— Ça, répondit-il, mais je ne sais pas trop.

— Comment! vous serrez la main d'un homme que vous ne connaissez pas!

— Je ne sais pas son nom, mais je le connais. C'est un monsieur très-bien que je fais descendre de l'omnibus.

— Pourquoi faire?

— Pour rien.

— Comment cela?

— Ah! voilà; un jour, au parc Monceaux, ce gentilhomme descendait de l'omnibus, qui ne s'était pas arrêté; il toucha terre à côté de moi et me regarda avec un air de supériorité qui me frappa.

— Voilà qui est imprudent! m'écriai-je.

Le voyageur, enchanté de mon étonnement, me dit en se gonflant :

— Je ne descends jamais autrement.

— Pas possible!

— Parole d'honneur.

— Eh bien, monsieur, j'ai été dans toutes les capitales d'Europe, je n'ai jamais vu ça.

Depuis ce temps, je vais quelquefois sur le boulevard Monceaux. Ce monsieur passe à dix heures du matin. En me voyant, il s'empresse de descendre. Je manifeste toujours le même étonnement, lui, la même satisfaction; nous échangeons la même poignée de main, et, quand je l'ai perdu de vue, il reprend l'omnibus et s'en va enchanté « d'avoir fait son effet. » Tant que je pourrai rendre ce galant homme heureux, je le ferai volontiers. Malheureusement, je voyage beaucoup.

Où, « faire son effet, » c'est la maladie du temps; autrefois, on coupait d'un seul coup la queue de son chien, aujourd'hui, on la coupe en détail, ce qui est ennuyeux pour les spectateurs et surtout pour le chien.

C'est évidemment un monsieur qui a voulu faire son effet, qui a accusé l'infortuné arracheur de dents d'avoir commis d'aussi noirs forfaits.

Je pense qu'il ne serait pas mauvais de rechercher ce sinistre farceur qui a jeté une semblable accusation sur un galant homme. Car enfin, bien qu'il soit établi, prouvé, avéré, que l'honnête dentiste n'a jamais eu le moindre mauvais dessein, il lui restera toujours quelque chose de cette calomnieuse imputation. Basile avait raison.

Comme ce sera amusant pour ce praticien calomnié de se savoir désigné de cette façon :

— Vous savez bien, le dentiste X..., qui demeure dans telle rue, je ne sais pas le numéro, un homme très-habile, vous ne connaissez que ça. Vous savez bien celui qu'on avait accusé faussement d'avoir empoisonné une douzaine de personnes.

L'affaire Garrigue et la prétendue affaire du dentiste ont appelé l'attention des amateurs de statistique sur les empoisonneurs; il paraît que c'est une industrie qui se perd : elle sera peu regrettée.

Sauf quelques pauvres vieux paysans à qui leurs gendres font quatre-vingts francs de rente et à qui on fait avaler de la soupe aux allumettes de contrebande, et aussi quelques maris gênants on rencontre peu d'empoisonnés. C'est certainement aux progrès de la science qu'on doit cette diminution.

Les Borgia eux-mêmes, pas plus que les Ruggieri, ne trouveraient un écoulement facile pour leurs produits. Le premier médecin venu leur dirait leur fait avec une certitude désespérante, ce qui tendrait à prouver que, quoi qu'on en dise, les savants sont bons à quelque chose.

Le général Cremer est mort; la politique l'a tué.

Il avait trente-six ans. C'est mourir bien jeune.

En janvier 1870, un tout jeune homme, presque un enfant, aux cheveux blonds et bouclés, à la figure de Séraphin, vint, recommandé par l'acteur Désiré, un joyeux comédien mort depuis, me soumettre quelques dessins de costumes. Ce n'était pas bon, mais ces essais n'étaient ni sans adresse, ni sans goût. Je m'intéressai à cet enfant travailleur et lui donnai quelques conseils et le moyen de gagner quelque argent.

Un jour, très-touché de l'intérêt que je lui portais, ce jeune homme me dit :

— Mon frère veut venir vous remercier.

— Que fait-il, votre frère?

L'enfant prit un air de gloire et me répondit :

— Mon frère est capitaine d'état-major et aide de camp du général Clinchant; il a été au Mexique.

— Quel âge a-t-il?

— Vingt-huit ans.

— Diable! il ira loin.

L'enfant rayonnait de plaisir.

Le lendemain, je vis arriver les deux frères. Le capitaine me remercia avec chaleur, et comme je lui représentais que j'avais fait bien peu pour tant de remerciements, il me répondit :

— J'ai pour cet enfant une affection passionnée. Je ne sais rien au monde d'aussi bon et d'aussi bon que lui. Il me rend en admiration ce que je lui donne en tendresse. Tous les matins il s'éveille et se fait de ne pas apprendre qu'en une nuit je suis devenu général. Ce qu'on fait pour lui est plus que ce qu'on fait pour moi, et vous m'avez rendu fier en me disant qu'il deviendrait un vrai artiste. Quelques mois s'écoulèrent. Un jour, quelqu'un assura que le capitaine Cremer avait été tué sous Metz.

Le lendemain de cette triste nouvelle, je vis entrer dans mon cabinet le pauvre petit peintre. Il était en vareuse et portait un képi bleu; un ceinturon de cuir noir, qu'il avait dû couper, parce qu'il était bien trop large pour sa taille, soutenait un sabre-baïonnette à fourreau de fer. Il était triste et pâle.

— Je pars, dit-il.

— Où?

— Je ne sais. Ils ont tué mon frère; je vais faire tuer à mon tour.

— C'est de la folie.

— Ils ont tué mon premier frère, je n'ai rien dit, j'ai eu tort; mais voilà maintenant qu'ils ont tué l'autre, c'est à mon tour. Il partit, et, quinze jours après, une balle lui traversa la poitrine.

Le pauvre enfant mourut sans savoir que son frère vivait encore.

Après la guerre, le capitaine revint; il s'était illustré, il était général, comme l'enfant l'avait prédit; mais, lorsque je le revis, je ne le reconnus plus.

Ce n'était plus ce jeune et brillant officier aux yeux limpides, au sourire clair. C'était un vainqueur qui paraissait vaincu; son regard était fievreux, sa figure osseuse, et une agitation bizarre agitait tout son être.

La commission des grades ne sanctionnait pas le grade de Cremer, l'affaire de Nuits ne lui paraissait pas suffisante; le bruit surtout que le nouveau général avait fait déplaisait, à juste titre, à des gens qui savent que la première vertu d'un soldat est de rester soldat.

Beaucoup de gens qui aiment à dire des niaiseries avaient comparé Cremer à Marceau, et la comparaison était absurde. Mais tout absurde qu'elle était, elle avait séduit Cremer, parce que la figure de Marceau est des plus sympathiques, et que le beau général étant mort à vingt-huit ans dans un pays où on acclame les généraux de quarante-cinq ans, nul ne peut marquer de bornes aux grandeurs que Marceau pouvait atteindre.

La commission remit Cremer commandant; c'était bien peu pour un homme distingué qui avait eu véritablement son heure de gloire, dans un moment où la gloire était rare et précieuse. En temps de paix, M. Cremer aurait été plus loin.

Il donna sa démission et devint fatalement l'ennemi du pouvoir.

Aux dernières élections, on vit ce brave soldat déraillé demandant à l'une des circonscriptions les moins intelligentes de Paris des voix qui lui furent brutalement refusées. On l'injurait, on le conspuait, et il sortit blessé à mort. Il avait rompu avec ses anciens frères et ses nouveaux frères ne voulaient pas de lui.

Il mourut. Qu'aurait-il fait dans l'isolement?

Tout bien pesé, Cremer est une figure intéressante et sympathique, victime d'événements qu'il ne pouvait ni prévoir, ni modifier. S'il a commis quelques-unes de ces fautes que produisent trop souvent les ivresses de la gloire, il les lui faut pardonner, parce qu'il aimait ardemment sa patrie.

M. Waddington, le nouveau ministre de l'instruction publique, vient de signaler son avènement par une circulaire qui lui sera comptée.

Cette circulaire est adressée aux préfets pour leur signaler les mesures à prendre pour assurer la protection qui est due aux petits oiseaux.

Que viennent faire les petits oiseaux à l'instruction publique? demanderez-vous. Tout s'enchaîne, vous allez le voir.

Depuis quelques années, il n'y a plus d'oiseaux en France; nos champs ne résonnent plus de leurs chants, ce qui ne serait qu'un mal relatif si leur absence ne causait de grands maux.

Voilà ce qui est arrivé.

Les cultivateurs, considérant que les petits oiseaux vivent de grains et de fruits, ont fait la guerre aux petits oiseaux.

Les enfants des cultivateurs, suivant un aussi noble exemple, ont dévalisé arbres et buissons, ravageant les nids même lorsqu'ils n'y trouvaient que des œufs.

Les chasseurs, dont le nombre s'accroît à mesure que le gibier diminue, fatigués de tirer leur poudre aux moineaux, l'ont tirée aux rouges-gorges, aux bouvreuils et aux pinsons.

Chose plus horrible encore! les marchés de Paris regorgent chaque hiver d'une cargaison de ces pauvres petites bêtes, qu'on met en brochettes comme si Dieu les avait créées pour cela.

Nous avons entendu au marché Notre-Dame-de-Lorette une marchande dire à une dame à laquelle elle montrait une brochette de mésanges à tête noire :

— C'est un nouvel oiseau, madame; c'est un peu moins gras que l'alouette, mais c'est plus fin.

La malheureuse! elle disait cela en souriant.

Après ce massacre, qui a duré cinquante ans, on a fini par s'apercevoir que les oiseaux étaient bons à quelque chose, et que Dieu savait bien ce qu'il faisait en donnant la pâture à leurs petits.

Les agriculteurs, qui naguère mettaient dans leur verger un mannequin propre à effrayer les moineaux, jettent maintenant millet et chenevis pour les attirer dans leurs allées; mais ils ne viennent pas : ils sont morts.

Ils sont morts! et les millions de milliards de vers que les oiseaux mangeaient dévorent maintenant l'agriculteur, sans l'égayer de leurs chansons.

Et puis, les oiseaux mangeaient un grain de blé, de chou ou de navet, et quelques cerises pour leur dessert; maintenant les vers mangent le pied, le chou, le navet et l'arbre lui-même, et l'agriculteur, qui a été cruel et imprévoyant, crie à son ministre : « Sauvez-moi, les vers me dévorent! »

Et il réclame ses oiseaux, comme saint Antoine réclama son compagnon.

Le ministre de l'agriculture s'est fouillé; mais il n'avait pas d'oiseaux dans ses poches.

Que faire en cette conjoncture?

Il s'est adressé à son collègue de l'intérieur et lui a dit :

— Vous êtes responsable de ce qui se passe au dedans, vous commandez aux gardes champêtres; faites, je vous prie, que l'agriculture, qui manque déjà de bras, ne manque point d'oiseaux.

Le ministre de l'intérieur, frappé de ce juste raisonnement, a été trouver son collègue de l'instruction publique et lui a tenu ce langage :

— Dites donc, il paraît que l'agriculture manque d'oiseaux?

— Non, de bras.

— Si, d'oiseaux et de bras.

— De bras et d'oiseaux.

— C'est ça même; notre collègue de l'agriculture me prie d'engager les gardes champêtres à remédier à cet état de choses; mais je ne vois pas comment ces vieux militaires pourraient s'y prendre pour arriver à ce but; et j'ai fait ce raisonnement...

— Voyons!

— Qui est-ce qui détruit les oiseaux? les enfants, n'est-ce pas?

— Généralement.

— Qui est-ce qui garde les enfants? les instituteurs?

— Tant qu'ils peuvent.

— Or, il me semble qu'il faudrait prier les instituteurs d'empêcher les gamins de tracasser les oiseaux, et les oiseaux reviendraient.

— Heu! on a déjà envoyé des circulaires aux inspecteurs, ça n'a pas fait grand chose.

— Alors, envoyez-en aux préfets.

— C'est une idée.

Cette idée n'est pas neuve; il est de par le monde un noyau de braves gens, bons, instruits et dévoués, qui s'occupe avec acharnement et depuis de longues années de cet état de choses : c'est le comité de la Société protectrice des animaux. Ce que M. le ministre dit dans sa circulaire, le comité le

crie depuis vingt ans; il s'indigne, il supplie, il donne des prix, et, sans ses efforts incessants, le mal dont s'occupent aujourd'hui les gouvernants serait irréparable.

Mais, qu'on ne s'y trompe pas, si le mal peut encore se réparer, ce ne sera qu'avec l'aide de ces hommes compétents et dévoués, qui savent cette question des oiseaux sur le bout du doigt.

C'est à eux, et non à d'autres, que le ministre doit confier le pouvoir nécessaire pour amener l'entreprise à bonne fin.

Depuis longtemps la société demande, non pour ses membres, mais pour ses délégués, le droit de verbaliser, et on lui refuse ce droit qu'on accorde au garde particulier du premier particulier venu.

La circulaire du ministre signale un fait que bien des gens ignorent, c'est qu'il se fait un grand commerce d'exportation d'oiseaux. Les pays privés des destructeurs d'insectes sont venus chercher les nôtres, et nous les leur avons laissés prendre avec une insouciance d'autant plus blâmable, que ceux qui se chargeaient de livrer ces pauvres petits chanteurs ne sont certainement pas des propriétaires.

Puisse la circulaire du ministre ne pas être venue trop tard.

On a beaucoup parlé d'un duel dont le résultat a été funeste à l'agresseur.

Au premier moment, il y avait eu un grand mouvement de sympathie en faveur de la victime.

Mon métier de chroniqueur sincère me force à dire que depuis il s'est fait un mouvement en sens inverse.

On comprendra la réserve qu'impose un pareil événement; il est bon d'ailleurs d'attendre, afin de ne pas imprudemment grossir les mauvais bruits qui circulent et que les témoins auront à cœur de faire cesser s'ils sont faux ou exagérés.

Cette réserve, qui est une loi rigoureuse, a été singulièrement violée dans cette affaire par des gens plus soucieux de se faire lire que d'honorer leur profession.

A la première nouvelle du duel, on n'a cité que les initiales des noms des combattants, en ayant bien soin de faire remarquer au lecteur que cette discrétion était un devoir envers des familles honorables. Ceci était très-bien.

Mais voilà qu'après avoir rendu compte sommairement des résultats du duel, on est remonté à ses causes.

Il s'agissait d'une femme, naturellement.

Cette personne n'a pas été épargnée; on l'a jugée sans droit, peut-être sans raison; mais pourtant on ne l'a pas nommée.

Mais, par une singulière façon d'interpréter la réserve obligée, on a nommé en toutes lettres sa sœur, M^{lle} B..., danseuse d'un des plus grands théâtres de Paris.

Qu'est-ce que cette sœur venait faire là?

Pourquoi avoir livré le nom de cette pauvre femme, qui est complètement étrangère à l'événement?

Est-ce parce qu'elle est artiste? ne semblerait-il pas, au contraire, qu'on eût dû la respecter, d'autant plus qu'elle comparait tous les soirs devant le public.

Les fautes ne sont-elles plus personnelles depuis le 24 mai?

La répétition générale de *la Jeanne d'Arc*, de Mermet, a eu lieu, et la représentation est annoncée pour ce soir mercredi.

Cinq ou six cents personnes ont assisté à la répétition, et à l'heure présente trente mille disent du mal de la pièce.

Roqueplan, qui connaissait bien ses Parisiens, se prononçait contre les répétitions générales faites en public.

— Vous invitez, disait-il, cinq ou six cents convives, qui ne viennent que pour avoir le plaisir de cracher dans la soupière.

C'est assez vrai.

Il y a d'abord les confrères, qui n'ont, en vérité, aucune bonne raison de crier au chef-d'œuvre.

Il y a quelques journalistes, qui, quoique très-désintéressés dans la question, ont un intérêt évident à ne pas louer.

Voici pourquoi.

Si la pièce tombe, ils s'écrient :

— Nous l'avions bien dit.

Si elle réussit, ils en sont quittes pour dire, en haussant les épaules :

— Le public n'est pas difficile.

Et leur dignité professionnelle n'est pas entamée,

Il y a des gens du monde qui sont encore plus désintéressés, mais qui ignorent la différence énorme qui existe entre une répétition générale et une véritable représentation; ils trouvent, naturellement, tout froid, tout long, sans compter qu'ils ont la manie des comparaisons.

— Ça ne vaut pas *Robert*; — ça ne vaut pas *la Juive*; ça ne vaut pas *les Huguenots*. — Ça n'a pas à valoir ceci ou cela; c'est autre chose; ça vaut ce que ça vaut.

Il y a les artistes qui tremblent et qui ne sont pas fâchés, en cas de mauvais résultat, qu'on ne les rende point responsables.

Du reste, tout le monde sait qu'il n'y a jamais eu un opéra qui, depuis cinquante ans, ait réussi du premier coup.

Guillaume Tell a attendu des années, et bien des gens ont bâillé le soir de la première de *l'Africaine*.

Le succès des matinées dramatiques vient de faire éclore dans l'esprit d'un entrepreneur une idée nouvelle, qui pourrait bien réussir et amener une certaine perturbation dans les habitudes du public.

Il s'agirait d'un théâtre de jour.

Ce théâtre serait construit sur des terrains mis en vente par la ville de Paris et situés vers la rue Chauchat, derrière le passage de l'Opéra; on pourrait choisir plus mal.

Le théâtre de jour est destiné aux rentiers, aux désœuvrés et aux étrangers, trois catégories de gens qui abondent dans Paris.

Le théâtre de jour serait lyrique et dramatique.

Outre une troupe assez complète qui lui serait propre, son espoir de succès repose sur une combinaison plus facile à concevoir qu'à réaliser.

Cette combinaison consistait à prendre les étoiles des autres théâtres en représentation. La question est de savoir si les autres théâtres seraient disposés à prêter leurs étoiles.

En admettant même que pour diminuer leurs frais, ils se veuillent prêter à cette combinaison, il est certain que les étoiles y regarderaient à deux fois.

Le métier est fatigant, surtout depuis que les étoiles veulent tout avoir; et, au bout d'un mois, la meilleure étoile serait fourbue.

Il resterait donc les étoiles qui ne joueraient pas le soir, mais elles sont fort rares.

Une étoile ordinaire coûtant de deux à trois cents francs par jour, les directeurs ne les laissent pas se reposer beaucoup.

Comme il ne faut dégoûter personne, nous faisons les vœux les plus sincères pour la réussite du théâtre de jour, mais nous n'y croyons pas outre mesure.

Il y a pourtant là une idée.

Voici un mot bien vieux, mais qui a le privilège de n'être pas sorti de l'Auvergne dont il fait la gloire et la joie.

Pendant la grande révolution, des représentants du peuple furent envoyés dans les provinces avec mission d'étudier la situation des départements, afin que l'impôt pût être assis d'une manière équitable.

Naturellement, les maires, en présence de ces commissions, ravalèrent leur territoire afin d'être imposés le moins possible.

Dans une commune d'Auvergne un représentant s'adressant au maire lui dit :

— Comment, citoyen maire, tu dis que le pays est pauvre, mais voilà des blés magnifiques.

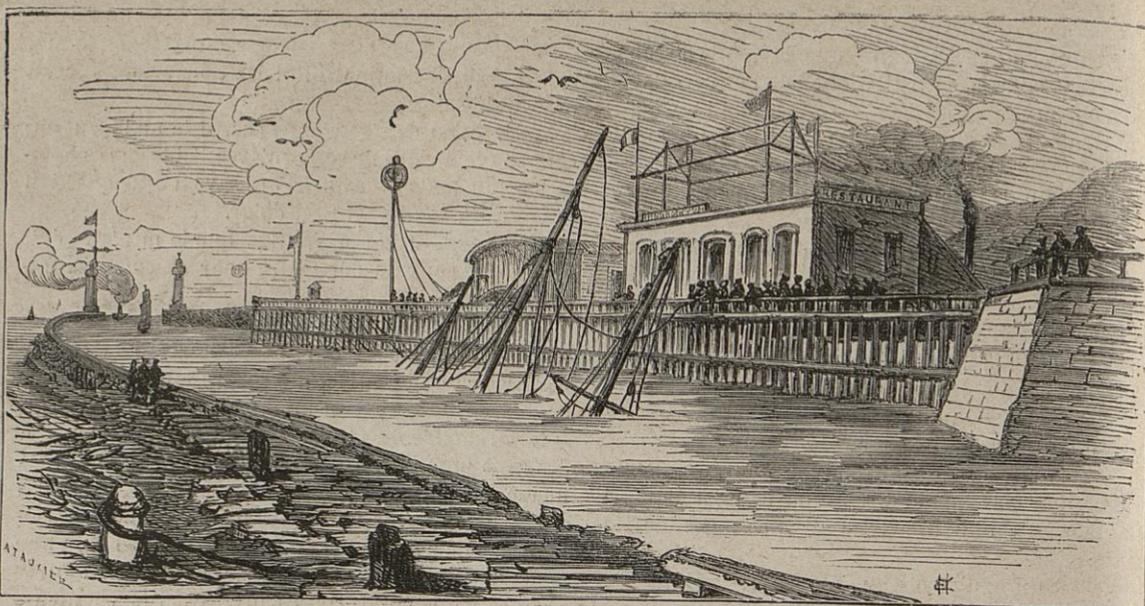
Ces blés étaient des seigles. Le maire, devinant que le comité n'était pas fort, répondit avec aplomb.

— C'est vrai, citoyen représentant, ces blés sont superbes, mais je te ferai remarquer que ce sont des blés de deux ans.

JULES NORIAC.



ARRAS. — Ecoulement de la flèche du couvent des Ursulines. — (Croq. de M. Desavary.)



BOULOGNE-SUR-MER. — Echouage de l'Élisa dans le port. (Croquis de M. J. Vaillant.)



EPERON. — Grande cavalcade historique. — (Croquis de M. Rykebusch.)



BEAUNE. — Grande cavalcade de bienfaisance. (Phot. de M. Cochey.)

LES FÊTES DE BIENFAISANCE

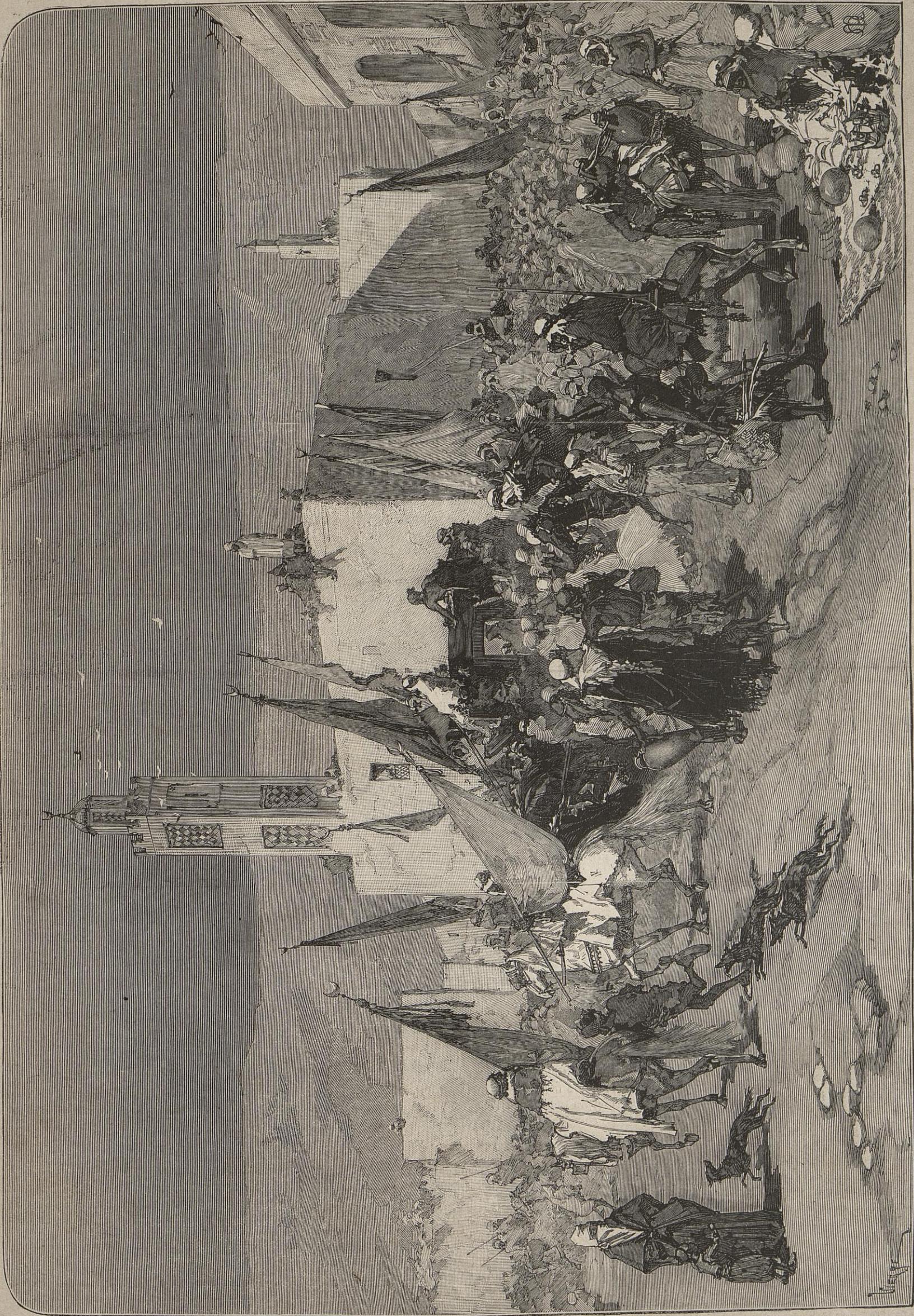


BORDEAUX. — Effondrement de la caserne de Livran. (Croquis de M. Piganeau.)



PARIS. — Cercueils en pierre trouvés dans les sous-sols de la prison de l'Abbaye. (Croq. de M. Gembey.)

FAITS DIVERS



ALGÉRIE. — Entrée à Tlemcen du chérif Sidi-El-Hadj-Abdesselam. — (Dessin de M. Viere, d'après le croquis de M. S. de Fligny.)

NOS GRAVURES

L'ouragan du 12 mars à Arras

DANS la série des malheurs qui nous ont de toutes parts assaillis durant le mois dernier, nous devons mentionner, pour être complets, l'ouragan du 12 mars, dont les effets, à Arras, ont été particulièrement cruels. La moitié des maisons ont eu, en effet, à souffrir de l'effrayante tempête qui s'est déchaînée durant six heures sur cette ville avec une violence toujours croissante. Presque tous les monuments ont été plus ou moins éprouvés. Saint-Jean Baptiste a eu la galerie supérieure de sa tour emportée par la rafale; Saint-Nicolas, la plus grande partie de sa toiture enlevée; et, perte déplorable pour la cité, l'élégant et gracieux clocher du couvent des Ursulines, décapité à la naissance de la flèche, a été renversé, couvrant de ses débris toute la largeur de la rue Saint-Jean-Rouville.

Échouage de « l'Élisa » dans le port de Boulogne

LES armateurs, les marins et les commerçants de Boulogne-sur-Mer viennent d'avoir une chaude alarme : heureusement la ville entière en sera quitte cette fois pour la peur, ou peu s'en faut. Un navire de Dieppe, l'Élisa, a voulu entrer dans le port lorsque déjà la marée était baissée et que les signaux le lui interdisaient. Il a tourné sur le fer à cheval qui termine la jetée Est et y est resté échoué. Allait-on de nouveau voir fermé à la navigation le port qui, il y a quatre mois à peine, avait été bloqué pendant trois longues semaines par le steamer *Charles Dickens*, naufragé au même endroit? Telle a été la crainte que ressentirent tous ceux qui s'intéressent au commerce de transit, à la pêche maritime et aux relations avec l'Angleterre. A la marée de nuit, la levée du flot a déterminé une voie d'eau dans les flancs du navire; la cargaison, — c'était du sucre, — s'est fondue, et l'on a, sans retard, entrepris de le remorquer jusque dans le bassin. Cette opération promettait une complète réussite, lorsqu'au milieu du chenal, contre le quai de marée, en face du restaurant de la jetée Est, il a s. m. bré et défilé tous les efforts. Mais les moyens énergiques dont disposent le génie et les ponts et chaussées auront bientôt raison de cet obstacle qui, d'ailleurs, laisse un fort ample passage à la navigation.

Cavalcades d'Épernon et de Beaune

LE dimanche 26 mars, la jolie petite ville d'Épernon était en fête. Une magnifique cavalcade historique, organisée par les commerçants et les jeunes gens, parcourait les rues de la localité.

Ce cortège rappelait un fait qui se produisit en 1202; le seigneur d'Esparron, Symon de Montfort, chef de la croisade contre les Albigeois, a réuni les bourgeois de la ville, et avant son départ pour le Midi, il leur octroie en présence de ses vassaux, hommes liges et officiers de justice de la châtellenie, les franchises et libertés communales et confirme l'institution des foires et marchés de la ville.

Un des attrait de ce cortège du moyen âge était les moines du prieuré de Saint-Thomas-d'Esparron. On y voyait aussi Alix de Montmorency, ainsi qu'un grand nombre de seigneurs. Plusieurs chars allégoriques figuraient dans la cavalcade. La musique du 20^e chasseurs et la fanfare de Raizeux donnaient leur concours à cette fête, qui s'est terminée par un grand bal.

Les jeunes gens de la ville de Beaune viennent également d'organiser une grande cavalcade de bienfaisance composée de 60 cavaliers, 100 piétons et deux chars allégoriques. Citons, parmi ces derniers, les chars du Meunier sans souci, des Musiciens, de la Vendange et du duc de Bourgogne. Les convalescents de l'hôpital formaient un groupe curieux. Chaque homme portait sur son vêtement d'infirmerie une immense lettre, et leur assemblage reproduisait la phrase suivante : « Au profit des pauvres, » rappelant le but principal de la cavalcade; but qui au reste n'était oublié par personne, car

l'argent pleuvait abondamment dans les aumônières des quêteurs.

Le boulevard Saint-Germain

LE percement de la partie du boulevard Saint-Germain comprise entre les rues Hautefeuille et de l'Ancienne-Comédie va modifier complètement la physionomie de ce vieux quartier de Paris.

Dans la rue Hautefeuille, où les maisons avaient conservé leur caractère primitif d'architecture, ces vestiges curieux du passé vont disparaître; ces tourelles légères accrochées au mur n'existeront plus; les bâtiments de l'ancien couvent des Prémontrés seront démolis.

L'église de ce couvent a été transformée depuis longtemps en maison d'habitation; on voit encore les fenêtres et la toiture de cet édifice dont un café occupe l'abside.

On allait de la rue Hautefeuille à la rue du Jardinnet en traversant une cour irrégulière, mal pavée, entourée de vieilles maisons. Ces constructions avaient été élevées sur la rue dite des Petits-Champs, qui n'était que le prolongement de la rue du Jardinnet.

L'impasse du Paon, derrière l'École de médecine, disparaît. C'était autrefois une rue qui de la rue du Paon se prolongeait jusqu'à la rue Hautefeuille; la construction de l'École de médecine en fit un cul-de-sac. La façade principale des bâtiments de la Faculté sera en bordure sur le boulevard Saint-Germain.

L'archevêque de Reims avait autrefois un hôtel dans l'impasse du Paon; à côté, rue du Paon, aujourd'hui rue Larrey, le métropolitain de Tours avait également une résidence, et dans la rue voisine de l'Eperon s'élevait l'hôtel de l'archevêque de Rouen.

Le *Monde illustré* a donné le plan de la salle où siégea le fameux tribunal révolutionnaire, lors des massacres de septembre, à l'abbaye. Cette curieuse construction a disparu pour livrer passage au boulevard Saint-Germain.

Le sol a été fouillé pour l'établissement des égouts, des conduites d'eau et de gaz. Ces fouilles ont amené la découverte d'un grand nombre de cercueils en plâtre renfermant des débris humains.

Cet endroit était autrefois un lieu d'inhumation dépendant de l'abbaye. Vers la fin de la première moitié du dix-septième siècle, les moines firent construire les bâtiments qui viennent d'être démolis : aucune exhumation n'eut lieu.

Dans quelques-uns des cercueils, on a trouvé des bagues, des pendants d'oreille, des poignées de sabre dont la lame était détruite par la rouille. Tous ces objets ont été portés au musée Carnavalet.

Effondrement de la caserne de Livran, à Bordeaux

Bordeaux, 26 mars.

Monsieur le directeur,

J'AI l'honneur de vous adresser un croquis que je viens de faire, sur les lieux mêmes, de la caserne actuellement en construction sur le terrain de l'ancien domaine du Livran (Bordeaux), où vient de se produire, hier matin, un événement dont les journaux vous ont déjà donné les détails, c'est-à-dire l'effondrement de l'angle N.-E. de cette immense construction.

Faut-il attribuer cette catastrophe, dont quelques ouvriers ont été victimes, à un vice de construction ou à la nature marécageuse du terrain? c'est ce que nous apprendra sans doute l'enquête qui s'ensuivra nécessairement. Veuillez agréer, etc. — E. PIGANEAU.

Le chérif Sidi-el-hadj-Abdesselam d'Ouazzane, à Tlemcen

LES ovations indescriptibles qui ont marqué l'arrivée du chérif à Tlemcen n'ont fait qu'augmenter pendant son séjour; la foule des musulmans stationnait des journées entières devant l'hôtel de France, afin de tâcher d'apercevoir le descendant du prophète et d'obtenir ainsi plus facilement dans la vie éternelle l'entrée du paradis.

Sa visite religieuse au tombeau vénéré de Sidi-Bou-Medine, qui est l'une des curiosités les plus admirées en

Algérie, comme style maure, s'est accomplie au milieu d'une affluence considérable d'Arabes. Dans le royaume de l'enthousiasme, toutes ces populations sont efforcées plusieurs fois d'arrêter la voiture du chérif; le concours énergique de la force publique a maintenu dans de sages limites ces ardentes manifestations. Cependant, plusieurs fanatiques ont pu s'appendre à la voiture, qui, au retour, représentait une véritable grappe de créatures humaines. Ces scènes, qui paraissent étranges dans notre sceptique Europe, sont éclairées dans notre pays favorisé par un soleil lumineux.

De nombreuses dhiffa, c'est-à-dire des repas offerts par la population, ont été apportées au chérif; une longue file de gens portant religieusement d'énormes plats chargés de mets recherchés se succédaient pour les présenter au chérif, qui touchait à peine à ces innombrables victuailles; elles étaient distribuées aux voyageurs venus de contrées éloignées, et qui, soutenus par la foi, avaient essuyé de nombreuses fatigues abandonné leurs occupations et leurs affaires pour contempler une minute l'un des rejetons de Mohammed l'envoyé de Dieu. — s. v.

CORRESPONDANCE AMÉRICAINE

Philadelphie, 4 mars 1876.

Monsieur le Directeur,

L'ACCUEIL sympathique que vous m'avez fait m'encourage beaucoup, et j'espère trouver la même bienveillance près des lecteurs du *Monde illustré* et réussir à les intéresser par la *Correspondance américaine* que vous m'avez autorisé à vous adresser à l'occasion de l'Exposition de Philadelphie, et que je commence aujourd'hui.

Le *Monde illustré* n'est pas un journal à images et caricatures, comme beaucoup d'autres journaux illustrés; les artistes distingués qui en font les dessins et les écrivains qui en rédigent le texte en ont fait le livre d'histoire le plus vrai et le plus intéressant à consulter, et dont la valeur réelle s'augmente chaque jour davantage, étant de plus en plus apprécié.

Je vous promets donc de suivre les traditions du journal, qui expliquent et justifient son immense succès.

Au théâtre comme en littérature, nos auteurs ont eu le tort de métre de préférence en scène des types exagérés pour peindre les mœurs américaines; cette manière nous attire naturellement des vengeances légitimes, et dans toutes les pièces du théâtre américain comme dans tous les romans, les types ridicules, et souvent pires, sont presque toujours tenus par des Français. Outre que cette guerre est sans profit, elle fausse l'esprit des lecteurs et nous prive de bien des sympathies.

Pour écrire l'histoire d'un pays, dépeindre ses mœurs, le caractère des habitants, juger sa politique et ses institutions, il faut le bien connaître, et pour le bien connaître il faut l'avoir habité longtemps, en parler la langue, et non point seulement y avoir passé en touriste, sans même avoir pu ni entendre ni tenir une conversation.

Les Américains qui ont habité Paris, même pendant des années, vivant au milieu du monde officiel ou du monde des plaisirs, sont tout aussi incapables de connaître et d'apprécier les mœurs des Français, qu'un Français venu à New-York, ne parlant pas la langue, ou la parlant imparfaitement, le serait pour apprécier les mœurs américaines en vivant de la même manière.

Le but principal de ma correspondance sera de traiter des questions commerciales et de vous faire un compte rendu fidèle de l'Exposition; dans cette revue, j'aurai souvent l'occasion de faire des comparaisons, qui ne seront pas à l'avantage de notre système commercial, et je m'efforcerai de démontrer à tous nos industriels et à tous nos commerçants l'intérêt qu'ils ont à mieux connaître les affaires américaines, et les affaires internationales en général.

Je viens de visiter les bâtiments de l'Exposition : c'est gigantesque; les travaux sont fort avancés et les produits arrivent de tous les points du globe; seulement l'esprit se perd en pensant à la quantité qui sera nécessaire pour remplir ces espaces immenses.

La section française est placée au centre du bâtiment

principal; c'est une place d'honneur qu'elle remplira dignement. Je ne puis que regretter un grand nombre d'abstentions qui auraient complété un ensemble dominant toutes les autres sections et donnant à la France, à de grandes distances, le premier rang qu'elle a toujours eu dans les expositions universelles.

Pour que les exposants français trouvent des compensations aux frais qu'ils auront faits pour prendre part à cette Exposition internationale, je les engage à se faire représenter utilement. Ils y trouveront honneur et profit.

AM. LUTTON,

Agent agréé de la Commission française.

NOTA. — L'importance que doit prendre dans quelques mois l'Exposition de Philadelphie, que nos abonnés voudront connaître dans ses plus petits détails sans avoir à se déplacer, nous a fait prendre les meilleures dispositions pour traiter cette question au point de vue du texte et des gravures aussi complètement que possible. Notre principal correspondant, M. Lutton, nous adresse aujourd'hui cette première lettre qui n'est que l'entrée en matière; à bientôt des gravures accompagnant sa correspondance.

COURRIER DU PALAIS

L'idée fixe. — La contagion. — Changé en nourrice. — Les convictions de l'ignorance. — Un faux bonhomme. — Après trente ans de mariage. — Les plaisanteries de Joseph Riot. — Encore un esprit malade. — La pauvre mère! — Les descendants des moutons de Panurge. — Il était temps. — Responsabilité. — Où elle s'arrête.

Je ne sais pas si la folie est contagieuse, mais je le crois très-fermement. J'ai pensé bien souvent à poser cette question à quelque célèbre aliéniste; mais je me sens tellement décidé à conserver mon opinion quand même, que si le savant docteur me disait: non, je m'inclinerais par déférence et par politesse, mais je penserais absolument comme s'il m'avait répondu: oui. Il me paraît donc plus qu'inutile d'interroger qui que ce soit. A plus forte raison je prétends que ce qui est la monnaie de l'aliénation mentale, l'excentricité, la manie, l'idée fixe, se gagnent comme la grippe et la rougeole. J'en ai vu plusieurs exemples terribles, et le tribunal correctionnel de la Seine m'en fournit encore un que je m'empresse de vous faire connaître.

C'était et c'est encore un excellent ménage que celui des époux Jury; le mari et la femme sont intelligents, actifs; ils ont trois enfants qu'ils aiment, qu'ils soignent, qu'ils élèvent avec dévouement; ils sont encore jeunes, ils travaillent et vivent dans une aisance relative. Il y a quatre ans, ils habitaient alors Marseille. Ils mirent en nourrice, non loin de cette ville, un dernier enfant qui venait de naître, et ils l'ont fait revenir il y a un peu moins d'un an. Est-ce dans le cerveau du mari ou dans la tête de la femme que vint à éclore cette singulière idée que l'enfant qu'on leur rendait n'était pas le leur? On l'ignore; mais celui des deux qui conçut le premier cette pensée est arrivé à la faire partager par l'autre; aujourd'hui, l'un et l'autre sont persuadés, convaincus. Ils racontent, ils écrivent que l'enfant est venu au monde avec des cheveux noirs et qu'il avait le front haut; celui qu'on leur renvoie est blond et a le front bas; et puis il ne ressemble en rien à ses frères et sœur: il est sournois, criard, gourmand, voleur; il est, à l'âge de quatre ans, d'une saleté repoussante, d'une intelligence bornée, et il mange à lui seul autant que ses trois frères et sœur. Donc c'est un enfant qu'on leur a changé en nourrice!

Voilà le thème des époux Jury, ils ne sortent pas de là. Sous l'empire de cette douloureuse conviction, ils veulent que tout le monde pense comme eux et ils s'étonnent quand on exprime un doute. Le mari a écrit une lettre de six pages à M. le directeur de l'assistance publique et il lui demande tout simplement, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, de vouloir bien se charger de l'enfant, attendu que leur résolution irrévocable est de s'en débarrasser, parce qu'il les rend très-malheureux. La femme a fait mieux, — je veux dire, hélas! qu'elle a fait pis, — elle est allée pré-

senter l'enfant dans tous les hospices et, chaque fois, elle s'est retirée très-étonnée qu'on ne voulût pas le garder. Enfin, un jour, elle le porte à l'hospice Sainte-Eugénie, et, en attendant l'heure de la visite, elle cause avec une autre femme qui attend comme elle. Elle lui raconte ce qu'elle appelle ses malheurs: cet enfant pourrit tout leur linge, il les ruine par son appétit désordonné, les voisins l'entendant crier toujours, croient que le père et la mère le maltraitent et préviennent le commissaire de police, tous leurs propriétaires leurs donnent congé et ils sont forcés de déménager à chaque terme, etc., etc.

— Cela ne fait rien, répond son interlocutrice, s'il n'est pas malade, on ne vous le gardera pas ici.

Alors la femme Jury profite d'un moment où la salle est pleine de monde pour s'esquiver, et elle laisse là son enfant. Elle rentre chez elle et, très-probablement, elle raconte à son mari ce qui s'est passé... Puis ils pensent à autre chose.

Et ces gens ne sont pas méchants, et cet enfant, il est à peu près certain qu'ils ne l'ont jamais maltraité, et il était vêtu avec la même propreté que ses frères et sœur! N'est-ce pas là une variété du délire de la persécution?

Devant le tribunal, même système, même obstination naïve. Impossible de faire comprendre à la femme Jury qu'elle a commis le délit d'abandon d'enfant dans un lieu non solitaire; impossible de lui expliquer pourquoi elle est condamnée à un mois de prison.

Par exemple, Joseph Riot, un cultivateur du département d'Indre-et-Loire qui vient de comparaître devant la cour d'assises d'Indre-et-Loire, aurait bien voulu être rangé parmi les maniaques. Il a fait pour cela tout son possible, il a voulu jouer le rôle d'un bonhomme simple et crédule. Il est, disait-il, en proie à des insomnies, il a comme une barre de fer dans le corps, c'est un sort qu'on lui a jeté, bien sûr. Il n'a pas plus de malice qu'un poulet!

Ce pauvre homme s'éveille au milieu de la nuit et il essaye d'étouffer sa femme en lui comprimant la tête sous un oreiller. Il voulait rire, il voulait plaisanter! Une seconde fois même tentative, qu'il explique de la même façon, et il se plaint avec amertume de ce que sa femme a crié. — « Tu te repentiras, lui dit-il, d'avoir appelé du monde! » Une troisième fois, il invite sa femme à faire avec lui une promenade dans les bois, il la conduit au bord d'une mare très-profonde. « Regarde donc », lui dit-il: Elle retourne la tête et aussitôt elle se sent poussée, elle est précipitée dans l'eau. Elle se débat avec énergie, elle appelle; les voisins arrivent, et le « bonhomme », qui d'abord avait essayé de la repousser avec un bâton, s'écria de l'air le plus peiné: « Voyez donc, ma pauvre femme qui est tombée à l'eau! » Et il lui tend la main pour la ramener sur le bord. La cour d'assises n'a pas voulu rire de ces plaisanteries-là et elle a condamné le « bonhomme » à vingt ans de travaux forcés. Riot était marié depuis trente ans; sa pauvre femme était malade, elle ne pouvait plus travailler et il trouvait qu'elle lui coûtait gros. Voilà ce que pensait le bonhomme!

Après cette sinistre histoire, je ne veux vous dire que quelques mots de cette petite servante de quatorze ans et demi qui a étouffé successivement les deux petits enfants de sa maîtresse, parce qu'ils l'ennuyaient, a-t-elle dit, parce qu'ils tantouillaient dans sa soupe et que cela la dégoûtait.

— Mais, pourquoi, lui a demandé M. le président, n'avez-vous pas demandé à rentrer chez vos parents?

— Oh! non, ils m'auraient battue; j'ai voulu me faire mettre à la porte.

Marie Ouvrard a été acquittée comme ayant agi sans discernement, mais envoyée dans une maison de correction où elle sera élevée et détenue jusqu'à l'accomplissement de sa vingtième année.

Mais la pauvre mère!

Vous n'avez pas oublié sans doute Panurge et ses moutons qui sautent tous l'un après l'autre à la mer, uniquement parce que le premier a sauté! Eh bien, les moutons d'à présent ont le même caractère que les moutons contemporains de Rabelais. M. Dufour, commissaire en bestiaux, en avait chargé quatre cent vingt-deux dans les wagons spéciaux du chemin de fer de l'Ouest. Il paraît qu'un de ces moutons n'avait nulle envie de voir Paris. Car, au cours du voyage, il s'élança par une des ouvertures pratiquées pour l'aération des bestiaux. Ce que voyant, un second mouton prend le même chemin, puis un troisième, puis... puis,

heureusement, un des conducteurs s'en aperçut et ferma le volet, sans quoi les wagons seraient arrivés vides et les quatre cent vingt-deux moutons, atteints et convaincus de vagabondage, auraient été recueillis — et avec plaisir — sur tout le parcours du chemin de fer.

M. Dufour a néanmoins assigné devant le tribunal de commerce la compagnie comme responsable, et la compagnie a été, en effet, condamnée à lui payer 105 francs, la valeur des trois moutons perdus — quoi qu'ils n'aient pas été perdus pour tout le monde.

La compagnie du chemin de fer prétendait se soustraire à cette responsabilité, ses wagons étant construits sur un modèle approuvé par l'autorité; et, de plus, elle reprochait au commissionnaire de n'avoir même pas fait voyager avec ses moutons le nombre de conducteurs qu'il avait le droit d'emmener; mais le jugement a répondu que la présence de conducteurs, chargés de soigner les bestiaux, ne pouvait, en aucun cas, exonérer la compagnie de la surveillance qu'elle doit exercer sur tout ce qu'elle transporte. J'ai bien envie d'ajouter, « non compris les voyageurs! » Mais c'est là une allusion à des procès déjà anciens, et Dieu veuille que je n'aie pas à y revenir un jour!

PETIT-JEAN.

UN LOUP DE MER

APPELÉ EN CONSULTATION

(Suite et fin)

« Ah! tu te figures, continua maître Rastoul qui, n'attendant pas de réponse de Michel, n'avait pas pris la peine de l'écouter, tu te figures comme ça que tu vas manger du pain tous les jours! Et aussi des légumes frais, n'est-ce pas? Pourquoi pas des œufs à la coque! On t'en donnera! Au deuxième jour de mer, tu entendras: « Il n'y a plus de pain pour l'équipage; distribution de biscuit. » Et avec ça, des pois chiches, des lentilles, des fayots, des gourganes. Des gourganes! entends-tu? La viande fraîche? Vent debout! Tu auras du bœuf salé, de la morue salée, du marsouin salé. Oui, du marsouin! Ah! tu crois que c'est tout roses, comme sur le plancher des vaches! Et par les gros temps, quand tu commenceras à t'endormir dans ton hamac, tu entendras: « Debout, debout! debout, debout! Tout le monde en haut! » Et on te poussera sur le pont, à moitié habillé, sous la pluie, les coups de vent et les paquets de mer. Tu auras le cœur dans le gosier et tu t'agraferas aux bastingages. — A caler les mats de perroquet! que tu entendras. Et grimpe, petit, par les haubans; jusque là-haut, où le vent t'entraînera la chemise. Ou bien, au bout des vergues. Tantôt, dans les coups de roulis, tu seras pendu à dix brasses en dehors du navire, et tu pourras toucher la mer de la main; tantôt, tu te balanceras à travers les étoiles! Ah! tu penseras à papa et à maman, alors! Tu auras beau avoir l'onglée aux doigts, il te faudra crocher dans la toile pleine de vent... que tu t'en retourneras les ongles!

Puis, quand tu arriveras en bas, éreinté, une bonne lame, qui aura mal pris le bossoir, embarquera en plein sur le pont, te tombera dessus, te roulera et ira t'écrabouiller le long du bord comme une orange qu'on aurait mise à la place d'un boulet. Secoue-toi, mon petit! puis attends du diachylon! Tu attendras! va! Pour te remettre, on te supprimera ta part de vin. Ça t'apprendra à tenir debout!

De son naturel, maître Rastoul n'était pas précisément beau; mais, pour la circonstance, il se composait. Il était effroyable. Son œil unique se démenait convulsivement dans son orbite; et, dans le mouvement de ses mâchoires, les poils, qui avaient la prétention de représenter des favoris, se livraient une bataille acharnée.

Il produisait un grand effet.

M. Magnier et M^{me} Bardin échangeaient des sourires de triomphe; mais M^{me} Magnier avait le cœur gros. Elle examinait Michel à la dérobée, et il n'aurait pas fallu beaucoup de paroles pour faire



JEANNE D'ARC

Grand opéra en quatre actes et six tableaux — Paroles et musique de M. A. MERMET — (Dessin de M. Edmond Morin.)

rouler sur sa joue la grosse larme qui lui gonflait la paupière et qu'elle ne retenait qu'à grand-peine.

— Et chaque matin, continuait le vieux marin d'une voix terrible, à cinq heures, debout! et attrape à laver le pont nu-pieds. Ah! tu te figures qu'on va te mettre des escarpins! Nu-pieds, là! quand il gèle! Et à grands seaux d'eau à travers le pont et les jambes. Zou! Puis, frotte; frotte, petit, jusqu'à ce que ça soit blanc comme le surplus de l'aumônier. Ensuite, à goudronner dans la mâture... que tu en auras les mains noires pendant huit jours! Et des coups de gascette, par dix, pour n'avoir pas apporté en courant du feu pour les cigarettes des officiers; par vingt ou trente pour un rien. Et zou! zou!!!

— Pardon monsieur Rastoul, interrompit Michel, depuis la République de 48 on ne bat plus; c'est défendu.

— Ça, c'est vrai! pour ça, tu as raison, petit; on a bien fait. Ce n'était pas bien de frapper les enfants, fit avec vivacité maître Rastoul, fier de faire constater que l'on avait de bons sentiments parmi les marins. Mais tu n'auras jamais le sou, et quand tu descendras à terre, tu verras les jeunes gens de la ville se promener sur l'esplanade avec de beaux habits. On les regardera eux, et on ne fera pas seulement attention à toi. Ça te fera mal au cœur.

— Un homme qui a traversé toutes les mers, on le regarde aussi, dit Michel, et on aime à l'entendre parler.

— Je ne dis pas non, fit maître Rastoul flatté; mais crois-tu que tu ne serais pas mieux à terre à te gagner de l'argent dans une bonne boutique.

— Non! ce n'est pas l'argent que j'ambitionne; je veux voyager au loin. S'il faut vivre à la même place, j'aime autant être un arbre. Je veux me trouver en pleine mer, quand le navire est seul sur l'horizon et sous le ciel. Là un homme est quelque chose. Et, continua Michel en voyant que maître Rastoul l'écoutait attentivement, un navire avec toutes ses voiles pleines de vent, que c'est beau à voir! C'est vivant! Comme il quitte fièrement le port, et quel air joyeux il a quand il revient. Quand on le voit ouvrir ses voiles et prendre le large, on se dit: Qu'est-ce que nous sommes, nous, à terre, à côté de ces hommes qui s'en vont? Qu'est-ce que nous voyons-nous? Toujours les mêmes maisons, les mêmes montagnes. Eux, ils vont voir d'autres rivages, des étoiles que nous n'apercevons pas, des terres dont ils parleront et que nous ne connaissons pas. Ils vont voir l'île de France, Madras, Batavia, Bornéo, Manille; ils vont voir les Indes!

— Batavia, Bornéo, Manille! l'Inde!!! répétait comme un écho troublé maître Rastoul dont les souvenirs se réveillaient.

Et Michel, observant le changement qui s'opérait sur le visage du vieux marin, s'enhardit à lui demander:

— Est-ce que vous avez été dans l'Inde, monsieur Rastoul?

— Moi! je crois bien, petit. J'ai frictionné pas mal de Hollandais par là-bas, et j'ai aussi chiffonné quelques résilles qui...

Ici, maître Rastoul fut interrompu par une douleur spontanée à l'orteil. C'était M^{me} Bardin qui l'examinait depuis un moment d'un air soucieux. Peut-être trouvait-elle qu'il sortait de la leçon qu'elle lui avait faite.

— N'est-ce pas que c'est beau l'Inde? demanda Michel.

— Si c'est beau!... Le pavé du bon Dieu, quoi! Si c'est beau!... Allons, bon! qu'est-ce que je dis maintenant!... Non! au contraire... Est-ce que tu connais l'Inde, toi, petit?

— Non! monsieur Rastoul, soupira Michel.

Et il ajouta en rectification:

— Pas encore!

— C'est là-bas que vous avez tant souffert et que vous avez reçu tant de blessures? demanda M. Magnier pour remettre dans la bonne voie maître Rastoul, un peu égaré.

— Ah! vous avez assisté à des combats! fit Michel, l'œil étincelant.

— Oui, et je t'assure qu'il n'y fait pas si bon qu'à terre, près des parents et des amis.

— Les amis! fit Michel. C'est dans la marine que l'on connaît l'amitié! Un marin se dévoue pour son

matelot, sans parler et sans attendre qu'il lui dise merci.

— Pour ça, c'est vrai, petit! On est matelot ou on ne l'est pas; et quand on l'est, on l'est! suffit! Tenez! Un terrien qui aurait reçu un bisciaïen dans le flanc serait-il capable de cacher sa blessure à son matelot pour prendre son poste à une drisse, sur un navire hors de combat, afin de le laisser se flanquer à la mer et aller assister au reste de la fête sur un autre navire? Qui donc aurait fait cela pour moi, à terre? demanda sérieusement le vieux loup de mer, oubliant la logique et sa leçon.

— C'est à vous que c'est arrivé? interrogea Michel, qui flairait quelque beau récit.

— Certainement! et, sans mon matelot, je ne faisais pas ma partie dans la plus belle tripotée que Duperré ait administré à l'Anglais.

— Au combat de l'île de France, alors? demanda Michel.

Et il ajouta, fier de montrer son instruction maritime:

— Où quatre frégates anglaises sont venues attaquer Duperré, qui était au mouillage avec la *Bellone* et toutes ses prises, derrière le fort de la passe?

— Oui! oui! Mais... Ah! ça!... est-ce que tu étais par là, toi, moutard?

— Non, maître Rastoul, répondit naïvement Michel, mais je sais que Duperré, qui avait forcé la passe quelques jours avant, a si bien reçu les quatre frégates anglaises, qu'une seule en a réchappé; et cela malgré le malheur arrivé aux Français, car la première bordée a rompu les embossures de la *Minerve* et du *Ceylan* et les a mis hors de combat en les faisant échouer derrière la *Bellone*.

— C'est ça! c'est ça! s'écria maître Rastoul qui ne sentait plus les avertissements pédestres de sa fille. C'est ça! J'étais justement sur la *Minerve* et posté à une drisse à larguer. Mon matelot venait de me dire, en voyant approcher les frégates anglaises: Attention! je crois que nous allons avoir de l'agrément; voilà les violons qui s'avencent. Au même moment, deux bordées nous arrivent en plein bois. Je vois mon matelot faire la grimace. Moi aussi, je la fais. Moi, c'était parce que nous allions en dérive loin du bal. Lui, c'était le bisciaïen qui le gênait; mais je ne l'ai su qu'après. Il voit ma mine. — Je sais ce que tu as, qu'il me dit, ça te chiffonne de voir la toilette que la *Bellone* se fait pour la danse et d'aller en serre-file au moment du quadrille. Je comprends ça... à ton âge. Eh bien! saute par-dessus le bord, je dirai que la bordée t'a enlevé, et je me charge de ta drisse. — Je ne me suis pas fait prier: la *Bellone* avait commencé la conversation. Je m'affale le long de la *Minerve*. Me voilà à l'eau, et... nage partout du côté de la musique! Je me hisse à bord de la *Bellone* par la martingale et le beaupré. Ça n'allait pas mal! La fête était dans son plein. Le mât de misaine était à bas; la grand'verge avait le bras de bâbord qui pendait et craquait à chaque bordée. Les quatre frégates tiraient sur nous à pleines volées. La *Bellone* faisait feu de partout: d'avant, d'arrière, de toutes ses batteries, de toutes ses hunes, et, vingt dieux! je crois, aussi de la cale. C'était superbe! La romance a continué sur cet air-là toute la nuit. Au matin; les frégates anglaises tiraient à doubles boulets. Le fer nous arrivait par tombereaux, comme des paquets de mer. Tout craquait. Le ciel en tremblait! Mais personne ne bougeait: Duperré était à bord; suffit! Il voyait tout, il surveillait l'Anglais. Ah! petit, si tu avais été là! Fallait le voir! Je l'ai encore devant les yeux. Il était sur son banc de quart et il l'arpentait!... Fallait voir ses yeux! D'une main, il brandissait son chapeau, de l'autre, il secouait son porte-voix de combat, et il criait: « Tenez bon, enfants! » — Ah! je le vois toujours!

A cet endroit, maître Rastoul, qui gesticulait avec force depuis un moment, fut tout à fait emporté par ses souvenirs belliqueux. Il se leva comme poussé par un ressort, et, brandissant d'une main sa béquille et de l'autre son chapeau, il se mit à parcourir l'arrière-boutique en criant de toute la force de ses poumons:

— Tenez bon, enfants! tenez bon! Aux pièces! feu partout! feu des hunes! feu! feu! Vive la France!

— Vive la France! répéta derrière le vieux loup

de mer emporté, une voix grêle mais ardente.

C'était Michel, que l'enthousiasme avait entraîné et qui suivait maître Rastoul en brandissant le volume de *Paul et Virginie*.

Il y avait un bon moment que M^{me} Bardin avait retenu M. Magnier et lui avait dit à voix basse:

— Ne le faites pas taire, c'est trop tard: vous seriez ennemis à mort!

— Vive la France! continuait maître Rastoul; puis, tout à coup il s'arrêta, l'œil enflammé, et comme s'il eût été Duperré lui-même, son regard ardent dans les masses de fumée, il cria d'une voix tonnante:

— Victoire, enfants! l'Anglais amène son pavillon! Embarque à amariner les frégates! Victoire! Vive la France!

A ce cri de triomphe, poussé à la fois par une voix jeune et enthousiaste et par un homme dont les blessures parlaient de gloire et que ses souvenirs transportaient, tous ces cœurs inflammables du Midi, qui battaient fortement depuis un moment, furent tout à coup électrisés.

M. Magnier, M^{me} Magnier et M^{me} Bardin, se levèrent en face du vieux marin transfiguré et de Michel en délire, et toutes les voix s'unirent dans un Vive la France! qui fit retentir les échos étonnés du magasin de quincaillerie.

Ah! que Michel était loin de Draguignan!

En criant, M^{me} Magnier sentit ses paupières qui cédaient, et les deux larmes qu'elle avait si longtemps retenues roulèrent le long de ses joues. Mais dans les yeux humides qu'elle fixait sur son fils, on pouvait voir des éclairs d'orgueil maternel.

Le même soir, pendant que maître Rastoul, triomphant et pénétré du sentiment du devoir accompli, prenait les devants pour descendre à son aise les deux marches du seuil, M. Magnier retint un instant la fille du loup de mer:

— Madame Bardin, lui dit-il, je crois qu'il vaut mieux ne pas ramener monsieur votre père demain soir.

Mais la précaution fut inutile. Michel alla voir le vieux marin. Et, quelques jours après, son père l'accompagnait à Toulon, où il s'embarqua comme novice.

A. BRÉBION.

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE: *La Nuit de Mai*, par Alfred de Musset. — PALAIS-ROYAL: *Loulou*, comédie en un acte, par MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy; *Mon Mari est à Versailles*, comédie en un acte, par MM. William Busnach et Gastineau. — VARIÉTÉS: *Le Roi dort*, vaudeville-féerie en trois actes et huit tableaux, par MM. Labiche et Delacour. — CHATELET: Reprise du *Tour du Monde en 80 jours*.

TOUT Musset passera à la Comédie-Française, on l'avait prédit depuis longtemps. Après *la Nuit d'Octobre*, mise à la mode par M^{lle} Favart et M. Delaunay, voici le tour de *la Nuit de Mai*, interprétée par M^{lle} Sarah Bernhardt et M. Mounet-Sully. *La Nuit de Mai* est un des morceaux poétiques les plus renommés d'Alfred de Musset; je n'y veux point contredire, quoique ce morceau commence par le plus pitoyable vers qui se puisse ouïr:

Poète, prends ton luth, et me donne un baiser.

Mais il ne faut pas compter les mauvais vers chez Alfred de Musset; mieux vaut employer son temps à rappeler les exquis, les meilleurs, les superbes, et il y en a beaucoup dans *la Nuit de Mai*. La mort du pélican est une des plus belles choses de la littérature du dix-neuvième siècle:

Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage
Et le voyant au loin s'abattre sur le eaux...

Tout ce passage est d'une élévation et d'une ampleur qui excusent bien des mauvaises rimes. On en oublie jusqu'à ce malencontreux hémistiche:

Poète, prends ton luth ! qui est répété sept fois. — Je trouve dans le dernier volume posthume de Sainte-Beuve, qui fait quelque tapage, les *Chroniques parisiennes*, un portrait d'Alfred de Musset fort exactement touché, ce qui n'a rien d'étonnant : « La vraie originalité de Musset, dit-il, est d'avoir ramené l'esprit dans la poésie, en y mêlant la passion; son tort grave est d'avoir relâché et presque dissous la forme. Jamais, depuis qu'on fait des vers français, on n'a aussi peu rimé; il faudrait remonter aux chroniqueurs du treizième siècle. Il croit servir le sens, il se trompe. Le sens lui-même souffre de ce sans-gêne. Maintes fois, chez Musset, j'aperçois bien ce qu'il veut dire, mais il ne le dit pas. Quant à sa prose, elle est décidément charmante. »

Vivent les pièces en un acte! Pas de fatigue avec elles! Une distraction de trois quarts d'heure, d'une heure au plus! Avec trois pièces en un acte, le Palais-Royal s'est composé un spectacle charmant; il est vrai de dire qu'il s'est adressé aux bons faiseurs, principalement à MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy, ces excellents ouvriers en menue bijouterie. Leur *Loulou* a le succès de leur *Roi Candale*. Ne me pressez pas trop pour savoir ce que c'est que Loulou; je serais capable de vous répondre comme les auteurs que c'est une *cocotte*, car le mot semble presque adopté aujourd'hui; il forcera demain les portes du dictionnaire. Et voilà comment les langues s'enrichissent!

A vrai dire, la petite comédie de MM. Meilhac et Halévy est surtout un voyage d'exploration à travers le boudoir de M^{lle} Loulou, boudoir excessivement peuplé; et de ce voyage, comme de tous les voyages, il ressort un enseignement où la morale, qu'on pouvait croire oubliée un instant, trouve son compte inattendu. Il est impossible, en effet, que le spectateur n'éprouve pas un sentiment d'éloignement pour le spectacle de ce vice mis en coupe commerciale; il est impossible de ne pas se détourner de cette négociante en amour. Du reste, on ne rencontre que des imbéciles dans ses appartements à surprises; un viveur plus que ridicule, un médecin à demi-gâteux (Gil-Pères et Lhéritier, jugez!) et deux ou trois jeunes niais prêts à se fourrer dans tous les placards au moindre bruit de sonnette. — M^{lle} Valérie donne très-intelligemment à cette *Loulou* la physionomie brillante et sèche qui lui convient.

Mon Mari est à Versailles, autre comédie ou vaudeville en un acte. Ce mari-là passe pour un député aux yeux de sa femme; il prend tous les jours le train de midi et demi, et s'épuise en longues stations au musée de peinture. Ravel rend cet original fort amusant.

Le troisième vaudeville qui compose l'affiche attractive du Palais-Royal n'est autre que le *Homard* de M. Edmond Gondinet, une heureuse reprise, indiquée, un des bons rôles de Geoffroy.

Les Variétés ont voulu tâter d'une féerie, comme le Château-d'Eau, ou plutôt comme le théâtre Déjazet. L'essai a incomplètement réussi. Dupuis, en prince Alzédor, Baron, en roi des Songes, ont dépayés le public du boulevard Montmartre. Il faudra revenir à l'opérette: c'est fatal. Déjà l'on s'occupe de remanier la *Boulangère à des écus*, d'en retrancher et d'y remettre. Thérèse reprendrait, dit-on, le rôle créé par M^{lle} Aimée. Puissent tous ces efforts aboutir!

Parlez-moi du *Tour du Monde en 80 jours!* C'est une pièce en granit. La voilà installée au théâtre du Châtelet, avec ses éléphants et ses bayadères, sans doute pour toute la saison d'été.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA: Notes préalables sur *Jeanne d'Arc*. — THÉÂTRE-TAITBOUT: le *Roi d'Yvetot*, opérette en trois actes; de MM. Chabriat et Hemery, musique de M. Léon Vasseur (3 avril).

Le public se figure bien des choses! Il a une imagination d'une fertilité prodigieuse, et dont un romancier ou un poète pourrait faire son gogne-pain.

Prenez une des unités quelconques de cette masse

sans nombre, par exemple un ami que vous rencontrerez sur le boulevard, et dites lui ces simples paroles: « Je vais ce soir à l'Opéra, où il y a répétition générale; » vous aurez pour prix de votre innocent propos un regard chargé d'envie et presque de haine. Votre interlocuteur se fait, en effet, une telle idée des plaisirs qui vous attendent qu'à son compte autant vaudrait une invitation à passer huit jours dans le paradis de Mahomet.

Assister à une répétition! pénétrer dans les coulisses peut-être! voir de près ce que tant d'autres ne verront que de loin! O rêve! O désir toujours insouvi.

— Enfin, vous dira votre ami en vous quittant, mes compliments bien sincères; vous êtes des élus, vous.

Pourtant il ne sait ce qu'il dit, ce jaloux; et le meilleur moyen de calmer son ressentiment serait de lui raconter comment les choses se passent dans la réalité, en prenant, si on voulait, pour exemple la répétition générale de *Jeanne d'Arc*.

Ce jour-là, les invités de l'Opéra ont mis leur habit et leur cravate de cérémonie, comme s'il se fût agi d'une représentation pour tout de bon. Le plaisir n'est pas immense.

Ensuite il leur a fallu entrer par la petite porte du monument, la grande étant fermée. Une fois dans l'intérieur du palais, rien de bien particulier ne s'est offert à leurs regards avides. L'escalier, le foyer et la salle étaient éclairés comme à l'ordinaire. Un employé prenait les paletots, un autre vous indiquait le fauteuil qui vous était destiné.

Enfin les trois coups furent frappés et la toile se leva comme d'habitude, sans même tarder de quelques minutes à exécuter la manœuvre, pour bien marquer que c'était une répétition. Et les cinq actes de *Jeanne d'Arc* ont été débités imperturbablement; on eût dit une centième représentation. Pas un manque de mémoire chez les chanteurs, pas une trébuchade chez les danseuses, ni un accident quelconque de mise en scène.

Manoury remplaçait Faure dans le rôle de Charles VII; telle est la seule particularité de cette soirée; et, que je sache, elle n'est point de nature à créer des ennemis à ceux qui ont pu en être les témoins.

Pour être de bon compte, c'est une satisfaction grande que de voir dans leur primeur ces décors de l'Opéra, qui sont toujours, et comme à coup sûr, d'une puissance d'effet et d'une ingéniosité pittoresque à rendre jalouse la nature elle-même. Nos dessinateurs n'ont pu retenir leur crayon devant ces tableaux captivants, et vous pourrez juger de l'original par la copie en feuilletant le présent numéro du *Monde illustré*.

Notre chronique de ce jour sera sous presse au moment où se donnera la première représentation de *Jeanne d'Arc*, qui sera pour nous une seconde audition. Nous devons donc, jusqu'à plus ample informé, nous garder d'un jugement sur l'œuvre elle-même, car il serait insuffisant, cruel peut-être, rendu dans le premier moment de trouble où nous mettent toujours cinq actes de musique nouvelle.

Nous pouvons toujours nous entretenir quelques instants de l'auteur.

M. Mermet est le fils d'un général du premier empire. Il est né à une époque dont les biographies gardent le secret, mais que, sans trop d'indiscrétion, on peut fixer aux environs de 1815. Plus heureux que tant d'autres, il a réussi à faire jouer trois de ses opéras. Et pourtant sa carrière de musicien a été semée de plus de pierres que de sable fin.

Il a débuté, en 1846, sous les auspices de la toute puissante M^{me} Stoltz, par un opéra en trois actes intitulé *David*, et qui n'eut point de succès. L'expérience n'ayant pas paru concluante aux dispensateurs des destinées de la musique, M. Mermet, après avoir été un instant mis en pleine lumière, se trouva replongé subitement en pleine obscurité. Cependant, pour s'être résigné galamment à son mauvais sort, il ne perdit pas courage, et se remit au travail.

Cette fois, redoutant les librettistes, — et *donna ferentes* — il rima lui-même le poème de *Roland à Roncevaux*. Le procédé serait excellent, s'il était toujours praticable; car on perdrait son temps à démontrer quelle entente règne entre le poète et le

musicien, quelle communauté d'impressions et de vues, quand le musicien et le poète sont le même homme.

Roland à Roncevaux ne fut chanté que dix-huit ans après *David*. Le succès de cet opéra fut très-marqué pendant les premières représentations; mais bientôt il fut éclipsé par celui de l'*Africaine*.

Enfin voici venir *Jeanne d'Arc*, partition qui faillit être consumée dans l'incendie de la rue Le Peletier, et subir ainsi le sort de l'héroïne dont elle célèbre les vertus et la vaillance.

M. Mermet, très-peu curieux des succès de concert ou de salon, n'a pas, que nous sachions, produit une note de musique en dehors de ses trois opéras.

— Le *Roi d'Yvetot* vient de troquer ses Etats normands, et ses pâturages et ses pommiers, contre les dix mètres carrés de plancher qui servent de scène au Théâtre-Taitbout. Cet « échange de terrain », comme on dit en style administratif, ne peut que lui être favorable en prolongeant son règne d'une centaine de soirées. D'ailleurs, à Yvetot, il y a beau temps qu'un sous-préfet, avide de pouvoir, l'a détroné.

Nous avons pris plaisir à cette évocation du monarque ventru et jovial qui personnifie si bien au théâtre, comme dans la chanson, le paysan aisé et maître dans son village de par sa bonne humeur et ses écus. Balzac l'eût certainement dessiné en le modernisant, si Béranger n'avait pris les devants. Mais deux librettistes d'opérettes se sont trouvés pour faire revivre, après le chansonnier, cette figure jouflue et enluminée par les vapeurs du cidre.

Leur pièce présente une suite d'imbroglios malaisés à débrouiller dans un article de journal. Elle est un peu longue, et souvent compliquée, pour le seul avantage d'utiliser une troupe nombreuse et dont tous les sujets voulaient une part de répliques en rapport avec leur notoriété.

Mais la gaieté, ou plutôt le mouvement, n'y fait pas défaut, et c'est là le grand point. Les auteurs ont même eu plusieurs idées heureuses qui leur ont traversé la cervelle et dont ils n'ont fait que de simples incidents, quand ils pouvaient en tirer des scènes complètes. Cela s'appelle gaspiller son bien.

Est-ce que, par exemple, un habile charpentier de théâtre ne bâtirait pas toute une comédie sur cette donnée: un garde champêtre est chargé de veiller sur les promenades que les couples amoureux font dans les bois; mais voilà que, entraîné par l'exemple, il tombe lui-même dans la faute qu'il doit réprimer chez les autres. Alors, et comme il ne connaît que sa consigne, le voilà qui verbalise contre lui-même: « Ce jourd'hui, nous avons surpris un « nommé Simonin, qui, etc... » Simonin, c'est lui, le pauvre homme, à la fois victime de la passion et du devoir, ni plus ni moins qu'un héros de tragédie antique.

Mais, dans le *Roi d'Yvetot*, la situation est à peine effleurée.

La partition de M. Vasseur, écrite avec beaucoup de soin, est d'une abondance excessive; c'est un flux de musique qui pourrait abreuver, pour le moins, un livret en six actes. Nous avons retenu au passage: le chœur d'introduction traité dans une manière large et quasi-religieuse; un terzetto bouffé; un septuor qui parodie les grands ensembles à l'italienne; un duo en forme de valse; et un chœur nocturne à l'unisson, dont l'effet poétique est un repos au milieu des folies de l'opérette.

La direction a fait de louables efforts pour composer au *Roi d'Yvetot* un personnel de cour qui lui fit honneur. Elle a engagé des comédiens qui ont nom: Bonnet, Laurent, Gobin, Mercier, Galabert; M^{mes} Prely, Debreux, Desclauzas, Tassilly... Tous ont de beaux états de service dans l'opérette; et ce n'est pas comme les décors qui, eux, n'ont jamais servi.

ALBERT DE LASALLE.

CONFÉRENCE

M. le docteur Constantin James fera mardi prochain, à huit heures et demie du soir, une conférence, boulevard des Capucines, 39, sur le *Choix et le mode d'emploi des Eaux minérales contre les maladies de la peau*. Le professeur parlera tout spécialement de l'Acné et de la Couperose, et de leur traitement par les Eaux prises chez soi sans déplacement.



PARIS. — Le boulevard Saint-Germain. — Ouverture de la nouvelle section entre la rue Hautefeuille et la rue de l'Ancienne-Comédie. — D'après nature, par M. E. Lefr.

A. Benoit

REVUE COMIQUE, PAR CHAM



— Je prie l'orateur d'arriver au fait!
— Pas besoin de me presser; je suis ici à vie!



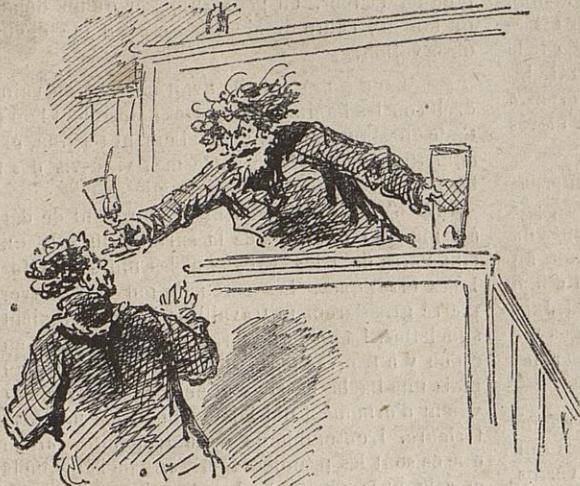
La jeune République craignant de tomber entre les mains du député Raspail.



— Grand Dieu! quelle métamorphose! Plus de chapeau mou! ta barbe toute coupée!...
— T'es bête! c'était bon avant mon élection.



— Tu vois celui-là! n'en a que pour cinq ans de sénat!
— Et combien de surveillance?



— Emportez-moi c'te cochonnerie-là! j'ai mon verre à moi!



— Tu vois ces deux députés! c'est le petit qui est le nouveau!
— J'aurais pas cru! il a l'air moins frais que l'autre.



— La Bourse a baissé!
— C'est vrai! mais la Seine a monté!



— Mes Lourgeois ont donné un grand dîner hier!
— Des primeurs?
— Oui, des petits pois, et des députés nouveaux comme invités.



— Quelle horreur! invalider mon mari! un homme jusqu'ici si bien portant! jamais un bouton!



Nouvelle manière d'offrir une tasse de thé à une dame étrangère.



M. Purgon profite de la théière apportée par Dumas fils dans la maison de Molière pour y alimenter son arme.



LES ŒUVRES DU PROCHAIN SALON
— Tu viens de voir le buste de la petite baronne; en quoi est-il?
— En marbre.
— Hum! ses amis auront du mal à la reconnaître

M E M E N T O

Faits divers, voyages, etc. — On annonce le retour au Caire du colonel Gordon, chef de l'expédition géographique et militaire envoyée par le vice-roi d'Égypte pour explorer les contrées baignées par le haut Nil et le lac Albert, et pénétrer dans le pays des Barès. L'expédition est loin d'avoir atteint son but; mais, son insuccès est dû à un concours de circonstances exceptionnelles. Tous les compagnons du colonel Gordon sont morts ou étiés par les maladies et les privations, et celui-ci se voyant presque isolé au milieu d'un pays malsain et de populations sauvages, s'est trouvé incapable de franchir les cataractes de Machedo et de là pénétrer chez les tribus féroces des Barès.

— Le Vésuve est depuis quelques jours dans l'état particulier qui annonce une prochaine et formidable éruption.

Faits scientifiques, inventions, découvertes, nouvelles inventions, etc. — Bordeaux aura bientôt comme Paris, comme Marseille, un observatoire astronomique, et sans doute aussi météorologique, car la météorologie a définitivement pris rang parmi les sciences exactes et officielles. Le conseil municipal a voté une partie des fonds. Les bâtiments seraient élevés sur les coteaux de Cenon ou de Lormont.

— Une grande exposition florale et horticole internationale va s'ouvrir le mois prochain à Bruxelles, par les soins de la Société royale de Flore. Il y aura en même temps congrès botanique et congrès horticole, au cours desquels sera mise en discussion la création d'une grande publication intitulée *Hortus Europæus* (le Jardin Européen), qui serait le catalogue général des végétaux cultivés en Europe et qui serait édité par les sociétés horticoles de Belgique.

— Il est très-grandement question, dans ce même monde horticole, des expériences récemment faites qui démontrent de la manière la moins récusable les vertus du camphre comme stimulant de la végétation. Grâce à une solution de camphre servant à l'arrosage, on peut soit activer la germination des graines, soit ranimer des végétaux souffreteux, soit donner plus de vigueur à des plantes déjà vigoureuses. Les amateurs de culture dans les appartements seront les premiers à faire leur profit de cette observation.

— On vient d'inventer, en Italie, un nouveau fusil, qui, par sa simplicité et la facilité de sa manœuvre, serait, dit-on, la dernière expression de l'arme de guerre. Dans ce fusil, la détente ne serait plus pressée par l'index, mais par le pouce, ce qui serait d'un grand avantage pour la précision du tir.

— On signale la découverte de mines très-importantes de borax dans la Californie. Le borax est particulièrement employé dans la fabrication de la porcelaine et sert aux blanchisseuses pour donner du lustre à l'empois d'amidon. Une grande compagnie est formée en Angleterre pour l'exploitation de ces gisements.

— Nous avons le chauffage des vins, préconisé par M. Pasteur et reconnu d'une suprême efficacité pour la conservation des produits de la vigne. Nous allons avoir, paraît-il, le chauffage des farines qui, toutes expériences faites, n'est pas moins propre à empêcher la détérioration des produits du blé. Le promoteur de cette idée est M. Touaillon, qui a montré à la Société d'agriculture de la farine conservée en excellent état depuis seize ans.

— M. Boullenot, de Châlons, vient d'inventer un système d'éclairage des mines destiné à éviter les explosions du grisou. Des expériences, paraissant concluantes, ont eu lieu, ces jours passés, à Monceau-les-Mines. M. Boullenot vient de partir pour Saint-Etienne, où il se propose d'expérimenter son appareil dans le terrible puits Jabin.

— Depuis que les mines en Europe ont presque toutes ralenti leur exploitation, ce sont les États-Unis qui nous fournissent la majeure partie des métaux. Journellement on y découvre de nouveaux gîtes métallifères, et parmi ceux-ci les mines d'argent de l'État de Nevada occupent le premier rang. L'argent s'y présente sous trois formes : à l'état pur ou natif, combiné avec le plomb et avec l'arsenic. Le filon le plus riche de ce métal précieux est celui de Cromstock, appartenant à quarante-six compagnies, dont les propriétés sont limitées par les parois des galeries. Les veines les plus productives sont appelées des *bonanzas*; on en extrait pour 227 francs d'argent par tonne de minerai, y compris les pierres stériles (à peu près 1 mètre cube). Dès que

les mineurs rencontrent ces veines, ils y poussent, pour les recouper, une galerie à partir du puits principal, qui a 500 mètres de profondeur, et qui appartient à toutes les compagnies. Les travaux d'exploitation offrent de nombreuses difficultés; l'eau y est abondante, la chaleur y est intense; elle provient principalement des nombreuses sources thermales qui sillonnent les profondeurs de la terre. Il se produit souvent des incendies dans les galeries; celui de 1873 n'est pas encore complètement éteint.

Archéologie. — Un habitant de Saint-Symphorien, près la Haye-du-Puits (Manche), en bêchant dans son jardin, vient de trouver un vase en terre de la forme d'une cruche un peu allongée. L'ayant brisé, il en fit sortir plusieurs milliers de pièces romaines. Ces monnaies, de dimensions différentes, depuis un centimètre de diamètre jusqu'à quatre, sont en cuivre, sauf quelques-unes, d'un aspect blanchâtre, qui contiennent un peu d'argent. On y reconnaît assez facilement l'effigie et le nom de plusieurs consuls. Cette trouvaille est encore une preuve du séjour des troupes romaines dans cette contrée, et, comme elle a été faite sur le versant d'une hauteur connue sous le nom de *Piliers-du-Gibet*, et qui domine la mer, on peut supposer qu'un détachement du fameux camp de Montcastré avait été envoyé là en observation.

— Jusqu'à présent, on avait cherché en vain les endroits où les habitants lacustres enterraient leurs morts. Cette question se trouve actuellement résolue, et on peut admettre que sur la terre ferme, vis-à-vis des stations lacustres, se trouvaient les cimetières.

Près d'Auvernier, en Suisse, on vient de découvrir, à 2 mètres au-dessous de la surface du sol, un de ces cimetières dont les caveaux et les murs sont formés de blocs erratiques. Les cercueils ont des couvercles en pierre grossièrement travaillés; ils renfermaient quinze squelettes. La forme des crânes et les anneaux en bronze qu'on y a trouvés paraissent indiquer l'âge de bronze; mais une hache en silex et des dents perforées qui servaient d'ornement ont laissé conclure à une période antérieure. L'ensemble de cette trouvaille fait supposer que ce sont les premiers tombeaux de l'époque lacustre, et cela avec d'autant plus de raison qu'ils sont situés à 50 mètres de l'habitation lacustre d'Auvernier.

Statistique. — Le ministre des finances japonaises vient de publier le budget de l'année 1876. Les revenus s'élèvent à 68,588,266 dollars, et les dépenses à 68,498,506 dollars. L'impôt foncier est le plus productif de tous, et il rapporte à l'État 51 millions de dollars.

— La direction du *Bureau Veritas* vient de publier la statistique suivante des sinistres maritimes, signalés pendant le mois de janvier 1876, concernant tous les pavillons : navires à voiles signalés perdus : 27 navires anglais, 14 américains, 13 français, 6 allemands, 5 norvégiens, 4 autrichiens, 2 danois, 2 espagnols, 2 grecs, 3 italiens, 2 hollandais, 2 russes, 1 portugais, 13 pavillons inconnus; total, 96. Dans ce nombre sont compris 19 navires supposés perdus, par suite de défaut de nouvelles. Navires à vapeur signalés perdus : 2 vapeurs anglais, 2 espagnols, 2 allemands, 1 américain, 1 danois, 1 italien, 1 suédois; total, 9.

— A l'occasion du percement du puits de mine jusqu'à 1,000 mètres de profondeur dans les gîtes de plomb argentifère de Prizbram, en Bohême, une fête vient d'être célébrée dans cette localité, suivant les coutumes du moyen âge. Ce gigantesque travail de perforation avait été commencé il y a un siècle.

Comme c'est la première fois qu'une pareille profondeur de 1,000 mètres a été atteinte, l'empereur d'Autriche a nommé le directeur des travaux.

— Voici le relevé comparatif des puits et mines les plus profonds, dans les divers États de l'Europe :

Belgique, houillère de Chilly . . .	863	metres.
Saxe, id. de Zwickau . . .	804	—
Prusse, mine d'argent d'Andreasberg . . .	772	—
Angleterre, houillère de Wigan . . .	745	—
France, id. de Saint-Chaumont	683	—
Norvège, mine d'argent de Hongsberg	570	—
Hongrie, mine d'argent de Schermeniz . . .	540	—
Espagne, id. de Vedata	472	—
Italie, mine de lignite de Gavorano . . .	440	—
Suède, mine de cuivre de Fahlun	420	—
Pays-Bas, houillère	333	—
Portugal, mine de cuivre de Pahlal . . .	329	—
Russie, id. de Furjinsk	285	—

Nécrologie. — M. le général de division Princeteau, grand-croix de la Légion d'honneur. Ancien officier d'ordonnance de Louis-Philippe, il commanda en chef

l'artillerie de l'armée du général Ducrot, en 1870, et fut l'un des membres du conseil de guerre de Trianon. Le général suit de près dans la tombe son frère, le questeur de la dernière assemblée. — M. Maurice, sénateur élu par le département du Nord, son pays natal. — M. Amédée Matagrin, secrétaire de la rédaction au *Constitutionnel* et gérant de ce journal. — M. de Job, inspecteur général des ponts et chaussées. — M. Reneufve, ancien préfet du Morbihan, de l'Isère et de la Vienne. — M. Gustave Curé, ancien député de la Gironde, ancien maire de Bordeaux, ancien vice-président du conseil général. — M. Lafargue de Turnot, près de Mont-de-Marsan, le doyen des chasseurs de France, décédé à l'âge de cent cinq ans. — M. Vivant-Beaucé, peintre de talent; son dernier tableau, *l'Intérieur d'une bergerie*, figurera au Salon de cette année. — L'amiral anglais Joseph Gape, un des derniers survivants de la bataille de Trafalgar, âgé de quatre-vingt-trois ans. Il s'était engagé comme volontaire dans la marine en 1803, alors qu'il était à peine âgé de dix ans. — Le colonel du génie Chesney, l'un des écrivains militaires les plus remarquables de l'Angleterre. — M. le général Le Chesne Thomas, grand-officier de la Légion d'honneur. — M. Xavier Eyma, ancien rédacteur du *Figaro* et rédacteur en chef du *Nouvelliste*. — M. A. Garcin, rédacteur du journal *la France*. — M. Balard, professeur de chimie au Collège de France et membre de l'Académie des sciences, auquel la science doit la découverte du brome, qui a rendu de très-grands services. — M. Jacques, statuaire, auteur de *Pierre le Grand*, placé à Cronstadt, et de *Jean Cousin*, qui figure au nouveau Louvre. — M. Alexandre Pillon, ancien conservateur de la bibliothèque du Louvre. — M. l'abbé Stéfani, curé du Grand-Mont-rouge. — M^{me} Mermillod, mère de M^{sr} Mermillod.

Les procédés de reproduction des œuvres d'art, sans compter la photochromie, le plus parfait de tous, puisque lui seul a le don de fixer la couleur, arrivent à un degré de perfection tel que bientôt on ne distinguera plus les multiples copies de l'original, surtout en ce qui concerne les fusains et les dessins au crayon. Nous mettrons prochainement à la disposition du public des reproductions de dessins inédits de notre collaborateur M. Bodmer, qui ne le cèdent en rien au sujet reproduit. Un autre de nos collaborateurs, M. Lalanne, expose, depuis quelques jours, 25, rue de la Chaussée-d'Antin, une série de reproductions de ses remarquables fusains, qui feront également le bonheur des amateurs. Ces procédés rendent un véritable service aux arts, puisqu'ils permettent de vulgariser et de répandre les œuvres des maîtres en ces différents genres, devenus si populaires depuis plusieurs années.

SOLUTION DU DERNIER PROBLÈME SYLLABIQUE

CHARADE

De mon premier s'il a sa grange pleine,
Le laboureur est payé de sa peine.
De mon second Lisette arme son doigt.
Au cœur du pain mon troisième se voit.
La foute fuit éperdue, afflée,
De la cité par mon tout désolée.

(Épidémie.)

Solutions justes; MM. A. Tuniot; E. Dufay; A. d'Épinoze; Cl. Grand; M^{me} T. de Marine Villa; le grand café Guano, à Angers; H. Sorlin; Fil de Fer; Joubert; Doz-Martin, Cercle littéraire, à Verdun; Favre, S. gur, Couzu, café des Ecoles réunies; X. Sellival; Eg. Ponert; le café Foulatier, à Châteaurox Brochard, Pons, Schrader, Lelond, Terral, café du Théâtre, à Angers; Pascal Charrin; l'Extra-rio de Merschen; Reussch; le café de l'Université, à Marseille; P., café des Quatre-Vents; Em. de Céligny; de Bert, à Chartres; le café de la place d'Armes, à Rambouillet; H. Kalbfisch; la Société des Bénévoles; Paul Seguy; H. Lemaitre; Camille; P. L. B. Sabel; A. Enor; Nial de Nanref; Casino de Gan; L. de Croze; le Cercle de Sainte-Cécile, à Marignies; H. Vallicch; M. et M^{me} Granger, à Montfaucou; Baptiste, café Fronlin; Nonnotte, café Vauthier, à Brienne-le-Château; E. Simonard; Cacaumire; de La Moilye, à Chinon; Lagnac; E. Carrière; Banéou; Bagnadère, café Divan, à Tarbes; Termes Dubroca, à Aiguillon; le café de la Méditerranée, à Monaco; A. Caboukibic; Lehesne, E. R., à Châteauneuf-de-Galaure; E. Lehr, à Lausanne; Abel Carles; le Cercle littéraire de Villadiou; un vieux du café Frezier, à Longwy; Jean de la Réoule; Friblan-Pume, à Besançon; A. Girard, à Marseille; Fern. Mangot; G. Najean; le café Galand, à la Reoule; le café Quilquejeu, à la Ferte-Vidame; Em. Giron, café Legrand; Kassioch; les amis de la Soirée du samedi, à Lys-les-Lanoy; Ch. Müller; M^{me} Casset; le grand café Serrin, à Argers; J. B. Tempier; A. C., à Montbruge; le café de la Réunion, à Eme; le café Bousnel, à Pignan; Huguet; le Salon de coiffure Vitar, à Marseille; L. Maubert; Jocelyn; Laborie, à Oran.

Succès, *Cerises Pompadour!* valse; *Radis roses*, de J. Klein.

Le Vin de G. SEGUIN est recommandé dans les fièvres, convalescences, épuisement, manque d'appétit, digestions difficiles. Paris, rue Saint-Honoré, n° 378.

CACHEMIRE DE L'INDE... Robes, seul dépôt en Europe.

AUX VIEUX GOBELINS

TAPISSERIES ANCIENNES, RÉPARATIONS, 27, rue Laffitte.

PIANOS et ORGUES DE TOUS FACTEURS... Chez SCHACK, 53, rue Caumartin.

NÉURALGIES... Guérison immédiate par les pilules anti-névralgiques du Dr Gronier.

ASTHMES - guéris par les TUBES LEVASSEUR.

DIABÈTE... Sucre P. GARNIER, chim., à Noyon (Oise).

BEGUE... L'INSTITUTION DES BÈGUES DE PARIS ouvre un cours le 10 avril.

Pâte Codéine Zed... Méd. Expos. Paris 1875. Le sirop et la pâte du Dr Zed sont infatigables contre les irritations de poitrine, bronchites, etc.

PHARMACIES DE FAMILLE... à 25, 40, 60 et 80 francs

CORS... Guérison instantanée par l'emploi des limes chimiques américaines de Moutié.

PLUSIEURS BREVETS A VENDRE... Pour l'exploitation du Vin régénérateur Martin, 27, rue Gracien, Paris.

PÂTE ÉPILATOIRE... Enlève radicalement tout duvet importun sur le visage sans aucun danger pour la peau.

ENGRAIS CHIMIQUE HORTICOLE JEANNEL... L'engrais Jeannel est plus riche que les meilleurs fumiers.

CHOCOLATS QUALITÉ SUPÉRIEURE... C^{ie} Coloniale... Paris, rue de Rivoli, n° 132

CARROSSERIE

Magasins et Ateliers réunis... Médailles, 1864, 1867 et 1873. 300 Voitures prêtes à livrer à des prix exceptionnels.

FACILITÉ DE PAYEMENT.

LABOURDETTE FRÈRES... 105, avenue Malakoff, 105 Rue Pergolèse et rue Leroux, PARIS

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

A VENDRE GRANDE PROPRIÉTÉ avec VIVES et VUE SPLENDIDE, à JUVISY-SUR-ORGE (S.-et-O.).

FERME ET BOIS DE CHAMPHOUDRY... canton nord de Dourdan (Seine-et-Oise).

HOTEL AVEC JARDIN RUE BOUDREAU, 7... Près le NOUVEL OPERA

MAISON A PARIS-PASSY... r. Nicolo, 39, à adjuger, même sur une enchère.

MAISONS RUES SAINT-HONORÉ, 217, PARIS... A adjuger, même sur une enchère.

ADJON. même sur une enchère, en la ch. des n. t. de Paris, le mardi 18 avril 1876.

MAISON PARIS RUE MARTEL, 17... A ADJUGER, même sur une enchère.

ADJON même sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le 25 avril 1876.

VENTE sur folle enchère, aux enchères publiques, au plus offrant et dernier enchérisseur.

VERRES A VITRES... verres de couleur, glaces et émaux, exploités à Paris.

ADJON, même sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le 2 mai 1876.

TERRE DE MARDILLY... sise commune de Savigny, arr. de Sens (Yonne).

ADJON, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le 25 avril 1876.

CHATEAU à 6 kilom. de Chaumont (Haute-Marne)...

CHATEAU à SOISSY-SOUS-ETIOLLES... près Corbeil. Grand parc, beaux ombrages.

G^d HOTEL à Paris rue ROYALE-S^t-HONORÉ... A VENDRE A L'AMIABLE

BELLE MAISON DE CAMPAGNE près CLERMONT (OISE) en parfait état.

ADJON, même sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le 25 avril 1876.

ADJON, le lundi 8 mai 1876, à une heure, en l'étude de Me SAUNIER, notaire à Nemours.

LA TERRE DE FAY NEMOURS (Bourbonnais) ayant appartenu à la Maison de Lorraine.

ADJON, le mercredi 26 avril 1876, à une heure, en l'étude de Me SAUNIER, notaire à Nemours.

CHATEAU DE BOURDONNÉ... (S.-et-O.), ligne de l'Ouest, gare de Montparnasse.

ADJON, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 23 avril 1876.

ADJON, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le 25 avril 1876.

ADJON, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le 25 avril 1876.

ADJON, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le 25 avril 1876.

ADJON, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le 25 avril 1876.

ADJON, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le 25 avril 1876.

ADJON, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le 25 avril 1876.

ADJON, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le 25 avril 1876.

ADJON, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le 25 avril 1876.

ADJON, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le 25 avril 1876.

ADJON, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le 25 avril 1876.

ADJON, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le 25 avril 1876.

ADJON, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le 25 avril 1876.

COLLECTION

DE FEU M.

S. VAN WALCHREN VAN WADENOYEN DE NIMMERDOR (HOLLANDE)

TABLEAUX

DES PRINCIPAUX MAITRES

DE L'ÉCOLE MODERNE

VENTE

HOTEL DROUOT, SALLES N° 8 ET 9 Les lundi 24 et mardi 25 avril 1876

à 2 heures 1/2 précises

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE le samedi 22 avril 1876. PUBLIQUE le dimanche 23 avril. Commissaire-priseur: M. CHARLES PILLET, r. Grange-Batelière, 10. Expert: M. DURAND-RUEL, rue Laffitte, 16.

Avec les concours de M. FRANCIS PETIT rue St-Georges, 7.

Chez lesquels se trouve le Catalogue.

PROPRIÉTÉ de campagne dite CHATEAU D'HERBLAY Cont. 1 hect. — Terrasse domin. la Seine, à 35 m. de Paris. A VENDRE, sur une enchère, en la chamb. des not. de Paris, le 9 mai 1876. — Jouissance le 1^{er} juin. Mise à prix: 110,000 fr. S'adr. à Me DELAUNAY, not., Chaussée d'Antin, 44.

MAISON à PARIS-AUTEUIL, rue d'Erlanger, 29, à adjuger, même sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le 25 avril 1876. Revenu brut évalué 2,750 fr. — Mise à prix: 20,000 fr. S'adr. à Me NICHELEZ, not., r. St-Ferdinand, 10.

A VENDRE

BELLE PROPRIÉTÉ

D'AGRÉMENT ET DE RAPPORT sise à l'ISLE-ADAM

à une heure de Paris, ligne du Nord, HUIT TRAINS PAR JOUR ALLER ET RETOUR, à quatre minutes de la gare du chemin de fer. Bureau de poste, bureau télégraphique.

GRANDE MAISON d'habitation au centre d'un parc admirablement dessiné et planté d'arbres les plus variés. Eau vive, pièces d'eau, vivier, glaciers.

MAGNIFIQUE POTAGER. Serres, communs. Vues admirables sur la vallée de l'Oise; charmantes promenades aux environs. Mise à prix: 240,000 fr.

S'adresser pour tous renseignements à M. Abe Yon, 13, quai Voltaire, Paris.

Les Annonces et Insertions sont reçues Chez MM. L. AUBOURG et C^{ie}, 10, pl. de la Bourse et dans les bureaux du journal.

COLLECTION

DE FEU M.

ED. L. JACOBSON DE LA HAYE

TABLEAUX

DES PRINCIPAUX MAITRES

DE L'ÉCOLE MODERNE

VENTE

HOTEL DROUOT, SALLES N° 8 ET 9 Les vendredi 28 et samedi 29 avril 1876

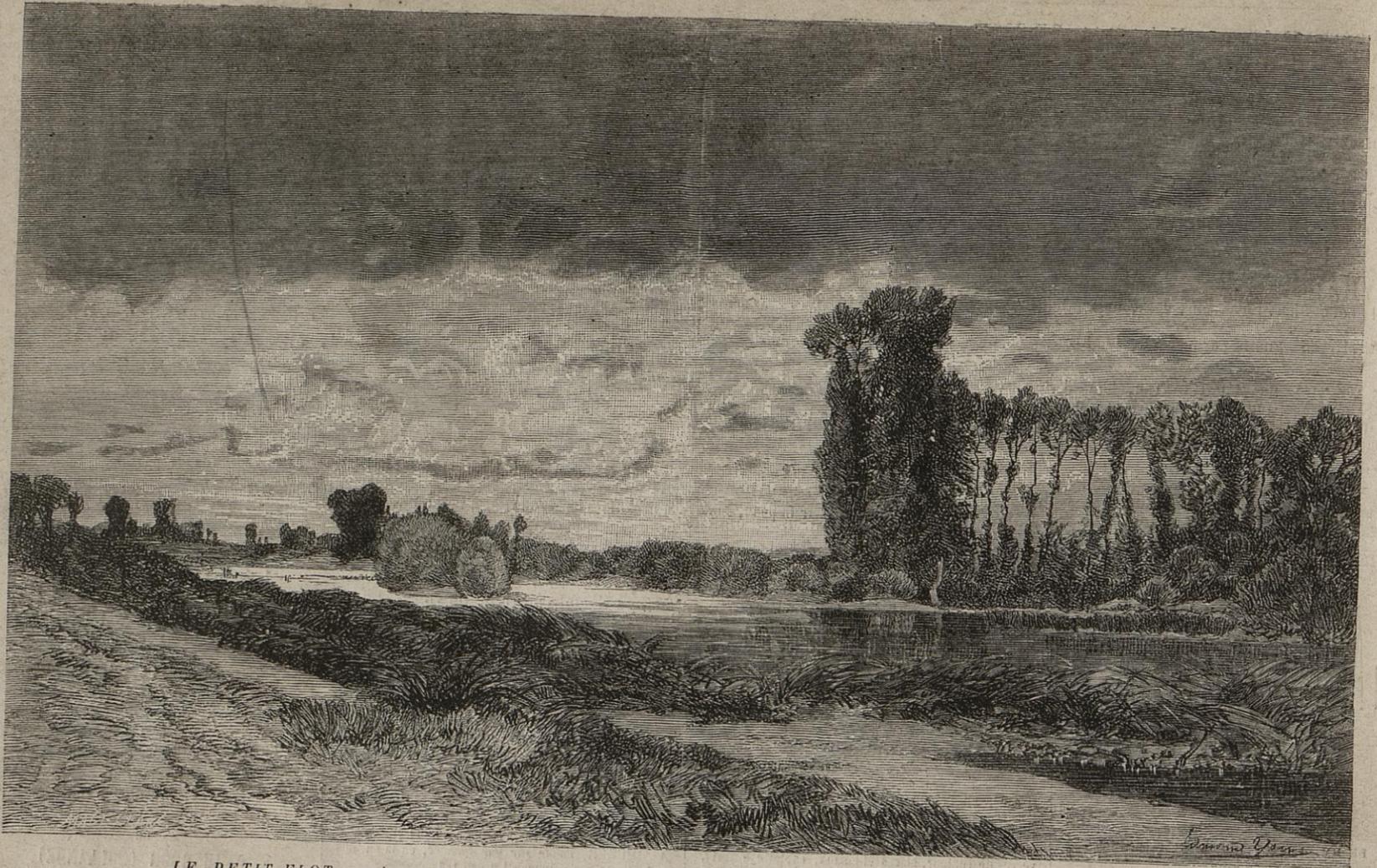
à 3 heures

Commissaire-priseur: Me CHARLES PILLET, r. Grange-Batelière, 10. Expert: M. DURAND-RUEL, r. Laffitte, 16.

Avec les concours de M. FRANCIS PETIT rue St-Georges, 7.

Chez lesquels se trouve le Catalogue.

EXPOSITIONS PARTICULIÈRE le mercredi 26 avril PUBLIQUE le jeudi 27 avril 1876 de 1 heure à 5 heures.

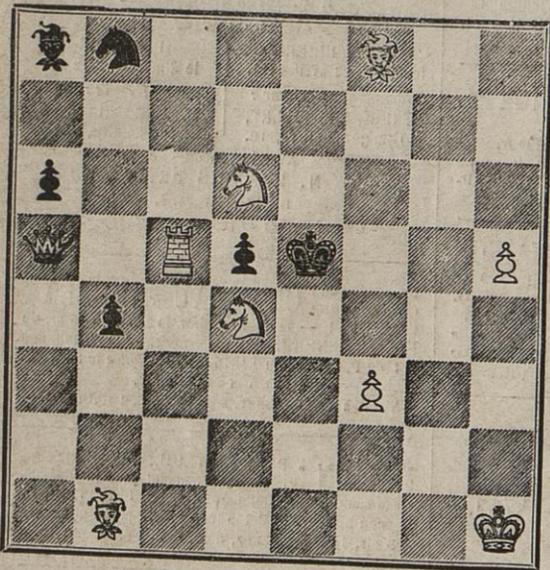


LE PETIT FLOT, environs de Montereau. — Tableau de M. Edmond Yon (Salon de 1875). — Dessin et gravure de l'auteur.

ECHECS

PROBLÈME N° 599

COMPOSÉ PAR M. S. H. THOMAS



Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 597.

- | | |
|--------------------------|-------------------|
| 1. D 1 T | 1. P pr. C (Var.) |
| 2. T 6 C, échec | 2. ad libitum. |
| 3. D 6 FR, échec et mat. | |
- (A)

- | | |
|-------------------------|------------|
| 2. T 2 T, échec | 1. R pr. C |
| 3. D 5 R, échec et mat. | 2. R 4 C |
- (B)

Solutions justes : MM. Quéval; F. Signoud; le cercle des Echecs de l'Isle-sur-le-Doubs; Misselieux; le café Central, à Péronne; Kassioth; Ed. Lamaur; le grand café Serin, à Angers; Em. Frau; L. de Croze; le cercle de Château-la-Vallière; Camille; H. Lemaitre; Jocelyn; le café du Balcon, à Béziers; Mess des officiers du 129^e, au Havre; e vicomte de Tilly; le cercle de la Marine, au Havre; le

cercle Raimbaud, à Orange; les amateurs de la Croix-Blanche, à Balan; le cercle de Blois.

Autres solutions justes du problème n° 596 : Le Lycée de Malaga; le cercle agricole de Saint-Germain-Lembron; les amateurs de la Croix-Blanche, à Balan; J. L. G. de la Chauvinière.

P. JOURNOUD.

Refusez les contrefaçons. — N'acceptez que nos boîtes en fer-blanc, avec la marque de fabrique *Revalescière Du Barry*, sur les étiquettes.

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé dite :

REVALESCIÈRE

Du BARRY, de Londres.

Trente ans d'un invariable succès, en combattant sans médecine ni frais les dyspepsies, gastrites, gastralgies, palpitations, nausées, vomissements, constipation, coliques, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, phthisie, tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, foie, intestins, membrane muqueuse, cerveau et sang. C'est, en outre, la nourriture par excellence qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfant — 88,000 cures, y compris celles de M^{me} la Duchesse de Castelnau, le duc de Pluskow, M^{me} la marquise de Bréhan, lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, etc.

Cure N° 63,476.

M. le curé Comparet, dix-huit ans de *Gastralgie*, de souffrances de l'estomac, des nerfs, faiblesse.

Cure N° 47,422.

ÉPUISEMENT. — Baldwin, de paralysie des membres.

Cure N° 76,448.

Verdun, 16 janvier 1872

Depuis cinq ans, je souffrais de maux dans le côté droit et dans le creux de l'estomac, de mauvaises digestions, etc. Je n'hésite pas à vous certifier que votre *Revalescière* m'a sauvé la vie.

ERNEST CATTÉ,
Musicien au 63^e de ligne.

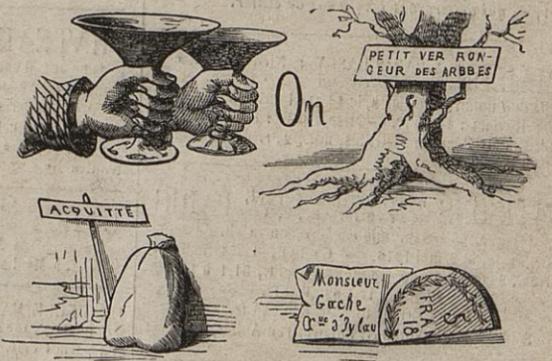
Cure N° 62,986.

M^{lle} Martin, danse de Saint-Guy, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, elle éco-

nomise 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de Revalescière*, en boîtes de 4, 7 et 60 fr. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr.; ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. franco. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — Du BARRY ET C^o, 26, place Vendôme, Paris.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Avant de grelotter, comparons l'hiver en France et l'hiver en Russie.

Ont deviné le dernier rébus : MM. l'Œdipe du café de l'Univers, au Mans; cercle philologique de Sarlat; café de la Patrie, boulevard Magenta, à Paris; Cuchetel; Petit, cercle du comptoir d'Anjou, à Angers; Aubin, lieutenant au 3^e chasseurs à cheval; Victor Gâtel, à Châteaugiron.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, RUE VOLTAIRE.